A Pierre DEROUET

Dieu des nuits et des jours

L'homme d'aujourd'hui

Une parole évangélique pour notre société

"Habiter" mon usine

Dieu et les déracinés

C'est Dieu qui me parle

Lire la Bible, lire la vie

Quelles difficultés rencontre la foi ?

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

A Pierre DEROUET
Jean-Marie PLOUX ..... p. 1

Dieu de nos nuits et de nos jours
Hervé BIENFAIT ..... p. 7

Quelques aspects majeurs de la condition humaine, aujourd'hui
Gabriel MARC ..... p. 8

Une parole évangélique pour la société d'aujourd'hui
Jacques STEWART ..... p. 24

« Habiter » mon usine
Bruno LACHNITT ..... p. 29

Dieu fait corps avec ce peuple de déracinés
Laurent LASNIER ..... p. 35

Je voudrais parler à Dieu et c'est lui qui me parle
Jacques MALESYS ..... p. 36

Lire la Bible, lire la vie
Claude DEGARABY ..... p. 41

Quelles difficultés rencontre, aujourd'hui, la foi ?
Eric BRAUNS ..... p. 47

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

A Pierre Derouet

Pierre DEROUET, bien connu des lecteurs de la L.A.C. (ses divers articles pourraient constituer un ouvrage) est décédé le 14 février à l'âge de 82 ans. En témoignage de reconnaissance, nous publions l'homélie de Jean-Marie PLOUX à la célébration eucharistique (cathédrale de Laval, 18-02-92). Ce texte chaleureux présente les traits de cette grande figure que fut Pierre pour tous ceux et celles qui l'ont rencontré.

Frères,

Au cœur de cette célébration qui nous rassemble autour de Pierre, nous venons de ré-entendre cet Evangile de la rencontre d'Emmaüs. Nous l'avons choisi parce qu'il s'inscrit dans une démarche d'hommes, de disciples, partagés entre la désespérance et l'espérance de la Résurrection, entre la Parole obscure et la Parole dévoilée, entre l'Absence et la Présence, toutes choses qui ont été au cœur de la foi de Pierre et du ministère qu'il a vécu au milieu de nous.

Lorsque Pierre devint prêtre, bien avant le Concile, l'Eglise sortait à peine de la crise moderniste dont l'épicentre fut l'interprétation de l'Ecriture. En effet, Pierre est né en 1910, l'année même où fut exigé de tous les clercs le serment anti-moderniste. Et il fut ordonné prêtre en 1933, dix ans avant l'encyclique de Pie XII : « *Divino afflante Spiritu* » qui ouvrait les portes de l'exégèse moderne. Il fallait

donc un certain courage pour s'engager sur un chantier qui avait provoqué jusqu'alors incompréhensions et désaveux. A peine ordonné, Pierre s'y lança. Tout au long de son ministère d'enseignement de la Parole, et d'accompagnement de la foi, il put vérifier la vérité des mots de l'Ecriture, lorsqu'elle parle de la vocation d'Ezéchiel et de Jean : « *Le Livre sera amer à tes entrailles mais dans ta bouche il aura la douceur du miel* ».

Modernisme, modernité, les mots laissent deviner qu'il s'agissait pour l'Eglise, non pas de s'adapter au monde moderne, ce qui est relativement facile, et faux, mais de passer d'une époque à une autre, d'un moment de la culture à un autre. C'était, en ces temps pré-conciliaires, le grand défi auquel l'Eglise était affrontée. C'est, aujourd'hui, le défi qu'elle doit relever en Afrique, en Asie ou en Amérique Latine. Mais c'est encore, en Europe, ce à quoi nous appelle Jean-Paul II, quand il parle de « nouvelle évangélisation ».

Le Cardinal SUHARD avait saisi l'urgence et la dimension de cette question vitale pour la Foi, quand il avait perçu à quel point étaient « déchristianisés » de vastes espaces du monde rural et d'immenses cités ou banlieues ouvrières. C'est pourquoi, en 1941, aver les Evêques de France, il créa la Mission de France.

Des prêtres du diocèse de Laval et d'autres régions où la foi s'était maintenue, se sont alors levés. Ils ont quitté leurs pays d'origine pour rendre le ministère presbytéral présent là où il n'avait plus de sens, partageant en tout la vie de ceux à qui ils étaient envoyés. Comme St Paul, qui s'était fait grec avec les grecs, ils se firent ouvriers avec les ouvriers, techniciens avec les techniciens, paysans avec les paysans et chercheurs avec les chercheurs...

Dès l'origine, le Père SUHARD, le Père AUGROS, premier supérieur du séminaire de Lisieux, les prêtres engagés au travail, tous comprirent que cette entreprise était à l'échelle d'une civilisation. Il ne suffisait plus de dire la Parole de Dieu en répétant les formules anciennes. Il fallait qu'elle pénètre au cœur des événements pour atteindre le cœur de l'homme. Il fallait écouter le cœur de l'homme et parler son langage pour que la Parole ait un sens. En retour, de ce voyage au cœur de réalités nouvelles, la Parole de Dieu était autrement éclairée. C'est tout le sens de ce passage des Actes des Apôtres que nous venons d'écouter. Et ce fut l'axe majeur des recherches et du ministère de Pierre.

Aussi, lorsqu'en 1967, René SALAÜN, ancien compagnon d'études à Rome, fit appel à lui pour animer, avec Albert GRIMAUX, l'Année Sacerdotale de la Mission de France et des Equipes Associées, Pierre se trouva d'emblée chez lui, il devint un compagnon et un frère de route. Comme il aimait à dire, si le diocèse de Laval était sa famille, la Mission de France devint alors sa « belle famille »...

Ce que furent les services ainsi rendus, l'ouverture apportée, la confiance redonnée, chacun de vous pourrait le dire pour la part qu'il en a reçue. Jusqu'à ces dernières années Pierre est resté fidèle dans son accompagnement, nous-mêmes et les Prêtres Ouvriers de l'Essonne peuvent en témoigner. Si Pierre n'a pas ménagé sa peine pour accompagner des chrétiens, je pense par exemple à la Paroisse Universitaire et à l'A.C.O., il s'est surtout mis au service des jeunes séminaristes - non seulement au séminaire de Laval mais dans les Groupes de Formation Universitaires - et au service des prêtres. Là encore sa fidélité fut sans défaillance. Elle se manifesta aux Prêtres Ouvriers qui, en 1954, ne purent, en conscience, renoncer à leur présence au monde ouvrier, en particulier à Bernard CHAUVEAU, prêtre de ce dio-

cèse. Elle se manifesta également aux prêtres qui, dans les années soixante-dix, choisirent une autre voie. Pour Pierre, l'homme de chair était aussi une Parole de Dieu à écouter...

« *Lire la vie, lire la Bible* »... sans concordisme facile, ni placage, sans réduction de l'une à l'autre, en acceptant le clair-obscur de la vie et du Texte. Aucun texte Evangélique ne pouvait l'exprimer mieux que celui d'Emmaüs que nous venons d'entendre.

Clair-obscur dû à nos limites, à ces aveuglements et à ces surdités que le Christ est venu guérir.

Clair-obscur dû au fait que le cœur de l'homme échappe à l'homme, mais dans la conviction que si Dieu seul sonde les reins et les cœurs, Dieu est plus grand que notre cœur...

Clair-obsrur dû aussi à l'irréductibilité de Dieu à sa Parole. Nous avons parfois une manière idolâtre d'aborder la Parole de Dieu. « *Tu ne te feras pas d'images de Dieu* », cette injonction reçue de l'Ecriture est aussi à porter au sein de l'Ecriture même et de son interprétation.

Tout le ministère de Pierre fut ainsi vécu sous le signe d'Emmaüs. Ministère de cheminement, d'écoute de l'espérance, de la désespérance et du désir, avant de relire ensemble l'Ecriture pour découvrir un sens et y inscrire nos vies afin qu'à leur tour elles disent la Parole. Car nous allons de témoignages en témoignages et de la foi à la foi.

En vérité Pierre fit plus que cela. Il s'est tenu au lieu géométrique de la Parole.

Il y avait déjà l'Ecriture, il y avait les hommes et leurs questions au cœur des événements.

Mais Pierre s'est soumis aussi à cette épreuve si moderne de la parole, que FREUD inaugura avec la psychanalyse. Dans l'analyse, Pierre apprit la parole qui délivre et aussi l'insaisissable, le non-dit qui toujours échappe. Il apprit cette modestie sur soi-même qui est une forme d'humilité devant la Vérité. Il apprit aussi cette sorte de compassion qui est donnée, non pas à ceux qui savent plus que d'autres, mais à ceux qui ignorent un peu moins ce qu'est le cœur de l'homme.

Enfin, surtout ces dernières années, Pierre s'efforça d'être présent à François, fils autiste de ses amis. Il se trouva ainsi confronté à ceux qui portent le mystère de la parole enfermée. Son engagement à l'Association Sésame-Autisme 71 et auprès des familles qui y sont rassemblées, dura jusqu'aux derniers jours.

Ces quatre expériences cardinales traçèrent l'horizon de son ministère. Horizon vaste et profond qui lui rendait insupportables certaines prudences, certains silences ou certaines compromissions. Le journal *Témoignage Chrétien* fut souvent le messager de sa parole indignée ou de sa colère quand l'Eglise, au nom d'étroits calculs, lui paraissait biaiser avec la vérité de l'homme.

Sa manière de servir l'Esprit plutôt que la lettre a parfois étonné, parfois dérouté. Son ouverture a pu choquer. Mais à sa manière, avec ses limites, ses fragilités et son péché même, comme chacun de nous, Pierre s'est inscrit dans la ligne prophétique, la ligne des hommes voués à la Parole pour que les hommes en vivent. Les hommes ont besoin de Parole comme ils ont besoin d'eau. N'est-ce pas là encore ce que nous suggère l'Evangile de Jean, quand il nous relate la rencontre du Christ et d'une Samaritaine, près du puits de Jacob ? « *Donne-moi à boire...*

Celui qui boit de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif... L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissante... ».

Pierre fut un de ces sourciers qui savent découvrir l'eau, qui savent en respecter les jaillissements et les tarissements, les cataractes et les murmures. Qui savent aussi se taire et garder le silence de la contemplation devant une eau dormante...

« *Lire la Bible aujourd'hui* »
« *Le message apostolique de la Résurrection* »
« *La parabole de la brebis retrouvée* »
« *La visite des mages* »
« *La rencontre de Jésus avec les malades* »
« *Avec Paul, un couple au service de l'Evangile* »
« *Dans la tourmente de l'histoire, un prêtre : Ezéchiel* »
« *Sortir de Jérusalem* »

Tels sont les titres que nous avions choisis ensemble pour les travaux qu'il avait confiés à la *Lettre aux Communautés*. Ils disent les traits majeurs du ministère que Pierre a vécu parmi nous.

Tout ceci dessine peut-être les traits d'un personnage un peu austère. Il n'en était rien, Pierre était un vivant, et, d'une certaine manière, un bon vivant, plein d'humour, de gentillesse, de poésie, avec qui on aimait bien rire...

De ce ministère et de sa vie, nous rendons grâce à Dieu. Qu'à la suite de Pierre, Il fasse se lever des jeunes pour prendre le relais de ce service de la Parole pour les hommes de notre temps.

Jean-Marie PLOUX.

Dieu de nos nuits et de nos jours

Hervé BIENFAIT

Dieu-la-nuit, les hommes
ont dressé le linceul de la Croix,
et Toi Tu tombes
sous un voile de silences.

Jésus est mort ce soir
à la croisée de nos projets.
Il est mort chez nos copains.
Tu es l'Absent de leur vie.

Tu n'es plus, Seigneur.
Tu n'es plus leur pain de chaque nuit,
ni le but, ni la cause de tout,
ni non plus nos rêves de puissance,
ni notre démission.

Tu n'es pas une idole,
un miroir pour nous-mêmes,
soit pour nous justifier,
soit pour tout expliquer.

Tu n'es pas un acquis à défendre,
une garantie de ressources,
et Tu ne bouches pas
l'espace de nos soifs.

Tu n'es pas certitude,
pas plus que solution.
Tu ne fais pas la Loi :
Tu dis si peu, Seigneur !

Ton Nom ne dit plus rien
à ceux que nous aimons ;
Tu n'es pas un cadeau,
Tu es Autre, pas selon nos vues,
imprenable, si proche !

Tu n'es pas une évidence,
même pas un besoin, un remède
contre l'épreuve :
Tu as connu l'angoisse...

Dieu dans l'abandon,
Dieu-le-Fils, jusqu'au bout de la confiance ;
Dieu l'Esprit donné dans un grand cri,
et la Parole de Pardon...
La coupe est large
et le passage étroit...

Maintenant que tout s'accomplit
et que le Mal en plein midi
s'élance en vain,
la Croix s'ouvre par son milieu
d'une entaille d'Amour
à taille de Dieu :
Dieu-l'Aube où l'homme sombrait,
Dieu qui viens sur nos tempêtes,
Dieu de nos jours...

Tu nous ouvres les matins du monde
et la nuit comme le jour
en feront le récit :
que règne Ta Lumière
pour les siècles des siècles !

Méditation nocturne devant la Croix d'A. Gence à Fontenay-sous-Bois.

Quelques aspects majeurs de la condition humaine aujourd'hui *

Gabriel MARC

Dans la logique de cette rencontre nationale, il me revient de vous parler de l'homme à évangéliser chez nous dans ces années 1990, et à Henri Denis de vous dire comment et sur quels points l'Evangile peut toucher cet homme-là.

D'entrée de jeu je voudrais faire deux remarques. La première c'est que, si l'on est honnête, on ne peut tenir pour assuré que ce que nos compatriotes donnent à voir d'eux-mêmes au travers de leur position sociale, de leur position économique et de leurs comportements, voire parfois au travers des opinions qu'ils formulent. Je dis cela car je suis irrité d'entendre le discours politique, religieux, ou journalistique affirmer « les Français sont comme ci ou pensent comme ça ». Nul n'en sait rien car nul ne peut pénétrer dans la conscience des gens.

Cette irritation redouble — et c'est ma seconde remarque — quand les discours en question réduisent la diversité extrême de la société française à une quelconque globalité qui se voudrait normative. On ne peut rien dire d'un « Français-moyen » parce qu'il n'existe pas : il y a des hommes et des femmes, des jeunes, des gens dans la force de l'âge, des enfants et des vieillards ; il y a des Basques, des Fran-

(*) Ce texte, publié dans le courrier Jonas, est une conférence présentée à la rencontre nationale de Jonas (26-27 juin 90) par Monsieur Gabriel MARC, administrateur à l'I.N.S.E.E., ancien président de l'A.C.I. et du C.C.F.D., membre de la Commission Justice et Paix.

ciliens, des Bourguignons et des Provençaux et aussi toutes sortes d'étrangers ; il y a ceux de droite et ceux de gauche, les urbains et les ruraux, les intellectuels et les illettrés, les patrons, les ouvriers, les paysans et les cadres. Et j'en passe. C'est la conscience de ces diversités qui hante le statisticien et explique qu'il fasse de si gros volumes indigestes pour présenter les résultats de ses enquêtes.

Faute de temps je ne pourrai évidemment pas entrer beaucoup dans ces diversités, mais je vous prie de garder présent cela à l'esprit dans l'esquisse de portrait que je vais faire schématiquement de nos compatriotes.

Pour ce portrait j'ai recherché surtout ce qu'il y a de nouveau, qui pourrait expliquer en partie pourquoi notre manière habituelle d'évangéliser perd de son efficacité. J'ai regroupé le tout en huit chapitres. J'ai cherché un ordre logique d'exposition et je n'en ai pas trouvé car on n'est pas dans le schéma d'une cause dont on décrirait les effets. Tous les traits du portrait interagissent l'un sur l'autre et peu importe donc l'endroit où l'on entre dans la description.

1 - Nous avons perdu nos territoires

Dans un passé encore proche nous vivions l'essentiel des actes d'une vie entière dans ce que deux auteurs amis appellent « le jardin à la française », des territoires villageois juxtaposés (ou des quartiers en ville), marqués par église, mairie et école, enchâssés hiérarchiquement dans des territoires plus vastes, du canton à la nation entière (1). L'urbanisation moderne, les contraintes économiques, la fin des paysans, le développement vertigineux des moyens de communication, l'ouverture sur l'extérieur ont dynamité le jardin.

Est-ce à dire qu'avec les territoires ont disparu les inter-relations sociales denses de la vie locale d'autrefois ? La réponse serait négative, nous vivons dans des réseaux professionnels, sociaux, amicaux,

(1) J.P. Balligand et Daniel Maquart. La Fin du territoire jacobin, Albin Michel 1990.

avec des individus que nous avons choisis et en dehors d'une localité déterminée. *Le Français contemporain est de plus en plus intégré dans des réseaux immatériels enchevêtrés et de moins en moins dans des territoires bornables.*

Cela nous pose la question de la pertinence de l'implantation territoriale de l'Eglise avec ses paroisses héritées de l'histoire. La paroisse ne peut plus prétendre atteindre les gens que pour la part faiblissante de leur vie locale. La prédication ne peut alors y être que générale, sans référence à la vie de réseaux, inconnus des pasteurs, où se passe l'essentiel de l'activité des gens. La paroisse n'est plus un lieu naturel pour l'homme des réseaux.

Il y a un moment déjà que l'on en a pris conscience et tenté d'autres implantations : l'action catholique spécialisée a essayé d'investir les réseaux socio-professionnels, la Mission de France est une forme plus instituée de la même intuition. Les nombreuses communautés de base qui sont dans la nature et peut-être maintenant les groupes charismatiques du second type sont aussi sur le terrain de la nécessaire invention. Mais l'expérimentation s'arrête vite dès qu'il y a le moindre risque à affronter et l'on en revient aux bonnes vieilles traditions. La question demeure cependant et commence à se poser par exemple en ces termes : supposons une communauté de base inscrite dans un réseau amical. Elle est missionnaire et recrute des catéchumènes, comment va-t-on faire admettre à ces derniers qu'il leur faut passer par un lieu étranger au réseau pour être d'Eglise ?

2 - Nous sommes de mieux en mieux dans nos foyers

Notre rêve commun est d'avoir un pavillon avec jardin et clôture ou un appartement dont on est propriétaire. 55 % des Français déjà sont propriétaires et plus de 60 % vivent en pavillon. Entre 1968 et 1986 la dimension moyenne des logements est passée de 68 à 86 m2 soit 18 m2 de plus. Comme la taille des familles ne cesse de régresser,

on est de plus en plus à l'aise chez soi. On n'y vit plus seulement les fonctions de base : repos, toilette, alimentation, entretien du linge. Des pièces s'ouvrent pour la télévision, les jeux, le bricolage, le travail de bureau et la lecture. Certains installent chez eux des entreprises de services. Le confort des habitations ne cesse de croître, par construction puis aménagement constant et accumulation de meubles et d'appareils. En 1970, 34 % des logements avaient salle de bains + WC intérieurs + chauffage central. Il y en a désormais 75 %.

Le foyer constitue donc un micro-territoire d'où l'on part vers les réseaux extérieurs en enjambant la dimension locale et où l'on revient reprendre force.

L'attrait du foyer confortable, spacieux et propre, explique en partie les revendications sous-jacentes aux nouvelles grèves de la fonction publique : beaucoup ne se satisfont plus de locaux professionnels vétustes, sales, inconfortables, où l'on est entassé sans avoir de moyens de travail suffisants. Cela pose aussi des problèmes à notre Eglise, qui n'a pas les moyens financiers d'accueil chaleureux dans des locaux correspondant au cadre jugé normal par le plus grand nombre de nos concitoyens.

3 - *Nous sommes des individualités en recherche d'une nouvelle sociabilité*

Le repli sur le foyer révèle le repli sur l'individu. Il y en a bien d'autres indices : désertion des associations vouées aux grandes causes, des syndicats et maintenant des urnes ; et aussi libre choix du respect des codes, celui de la route par exemple, ou ceux régissant le bruit.

L'individualisme se réfère volontiers à une justification idéologique : l'autonomie de l'individu est une valeur de progrès. En réalité ce n'est pas l'idéologie qui renvoie à l'individu et détourne du collectif.

Ce sont toutes les contraintes et les sollicitations de la vie moderne. L'école forme à la compétition qui se poursuivra ensuite toute la vie : il faut réussir ! Elle enseigne davantage l'esprit critique servant à chacun à se distancer du groupe qu'elle n'inculque l'esprit d'entreprise appelant à la coopération. L'école et les forces morales ont abandonné depuis trois décennies l'éducation civique. Les média et les maîtres à penser développent une culture de l'introversion sur laquelle je vais revenir. Les publicitaires harcèlent des individus, ce sont eux les acheteurs et non les collectifs. L'Etat providence déresponsabilise les ayant droit et coupe ras le besoin de se prendre en charge collectivement. La complexité aussi, sur laquelle on reviendra oblige beaucoup à trouver en eux-mêmes pour se reprendre, un lieu calme, simple, débranché. L'informatique aussi conduit à une relation homme machine fortement individualisante. La crise enfin a exacerbé le système D, la débrouille individuelle. Nous avons donc bien des raisons de délaisser le collectif pour nous complaire dans notre individualité.

De la sorte le tissu social d'antan apparaît assez gravement endommagé et la France, vulnérabilisée, se présente comme une poussière d'individus que le moindre souffle peut disperser. On ne peut en rester là et c'est devenu une urgence que trouver de nouvelles formes d'interactions qui fassent tenir debout le corps social.

Cela touche aussi à l'évangélisation car l'Eglise se décrit comme communauté, communion articulée, société en un mot. Dans la réalité c'est souvent un fantôme : on parle d'autant plus de communauté qu'elle n'existe guère. Mais on ne l'a guère voulue non plus. Les mouvements de toutes sortes préfiguraient cette forme de tissu communautaire. Mais cela risquait de conférer des pouvoirs parfois étendus à des laïcs élus, et paraît-il que n'est pas de bonne ecclésiologie. Aussi l'ecclésiologie est restée bonne, mais la communauté y a perdu et le tissu ecclésial est devenu aussi lâche que le tissu social.

Pourtant cette nouvelle et nécessaire articulation de l'individu et de la société existe déjà en filigrane et nous devons y être attentifs. Je

l'ai écrit récemment dans « La Croix », les Français échangent hors profession et foyer, quelque 80 milliards de conversations par an dont un tiers avec des parents et les deux tiers avec des voisins, des amis, des collègues, des membres d'associations, des commerçants et des gens de rencontre. Dans notre univers de messages, voilà un matériau considérable. De plus, 20 millions de Français apportent 33 millions d'adhésions à des associations. L'enchevêtrement des associations conduit à ce que certains soient membres actifs de plusieurs et constituent ainsi des nœuds de réseaux qui solidifient le corps social. En cherchant dans cette voie on trouverait sans doute d'autres exemples de cette création spontanée de nouveau tissu social. Il faut que l'Eglise y trouve sa place.

4 - Nous vivons dans une culture de l'introversion

L'affirmation de l'individu est positive pour la société. Il faut donc l'encourager, l'éduquer, la clarifier. Il y a en effet progrès dès lors que des vocations individuelles peuvent se déployer plus qu'auparavant hors des pressions conformistes. Mais, est-ce bien le cas ? Est-ce que la revendication de soi va bien toujours avec le développement de la personnalité ? Est-elle bien ordonnée au service de l'équilibre de la société ?

On a assisté, en quelques décennies, à une inversion du rapport individu-société, au fur et à mesure de la hausse du niveau de vie. *On est passé d'une perspective où chacun se concevait plus ou moins consciemment au service de la collectivité, à une perspective où la collectivité est là pour moi ; d'une mentalité sacrificielle (religieuse certes, mais aussi séculière, le sacrifice pour la patrie) à une mentalité d'ayant droit. En un mot, de l'extraversion à l'introversion, de l'ouverture au repli.* C'est ce qu'une journaliste de *l'Evénement du Jeudi* appelait récemment la victoire du seul parti qui compte : *l'extrême moi.*

Il n'est pas sûr que l'individu y gagne tellement car il n'est pas stimulé par son isolement à se développer. L'air du temps, celui que l'on respire désormais par les média, diffuse une culture du bonheur individuel, de la santé, du bien-être, de la jeunesse perpétuelle, de la gratification, de la vie, du plaisir. Regardez les publicités des magazines ou des panneaux sur votre trajet habituel, ou les spots télévisés ou radiodiffusés et vous verrez s'étaler en grand les mots que je viens d'employer.

Du coup, si l'on éprouve la moindre contrariété, le moindre bobo, la plus minime trace d'angoisse, c'est que l'on est pas normal. On court alors demander le bon médicament et l'on recourt aux paradis artificiels des drogues. La France est le pays où l'on consomme le plus de pilules pour s'endormir, se réveiller, être euphorique, se sentir bien, mot fétiche. Nous consommons en moyenne près de 9 000 F par an pour la santé, près de 500 milliards de F au total. Il est vrai qu'en revanche, nous ajoutons un an tous les trois ans à l'espérance de vie à la naissance ! La mort est insupportable, donc on la retarde et on la cache.

Ceci est excessif et il est dangereux pour une société de ne pouvoir compter sur un minimum d'extraversion de ses membres. Poussé à bout, le droit au bonheur individuel à tout prix engendre la guerre civile car chacun devient un obstacle pour chacun. C'est l'envers de la prédication chrétienne du salut par la Pâque, à l'imitation de Jésus.

Aussi, en termes d'évangélisation, on peut se demander si nous avons été assez soucieux de nous former pour faire Eglise. Certes, l'Eglise a formé les élites sociales, et par les mouvements populaires des gens qui n'avaient pas autrement accès au savoir et au pouvoir. Mais, dans la conception même du rôle des « fidèles » ne continuons-nous pas à infantiliser ceux qu'il faudrait développer ? Par ailleurs, j'ai personnellement éprouvé ce qu'il en coûte d'essayer de s'affirmer comme personne dans l'Eglise quand on n'est que laïc, alors même que l'on est reconnu dans sa profession ou dans d'autres secteurs de la société. Cela n'a pas été facile et à vrai dire j'ai échoué. Comment peut-on

imaginer que l'Eglise prendra pied dans les réseaux informels sans reconnaître une vocation à ceux de ses fidèles qui se forment pour cela ?

Autre remarque : dans ce qu'elle a de plus officiel, l'Eglise proclame-t-elle un « évangile de bonheur », des béatitudes (2) ? Le Magistère est perçu comme uniquement répressif, à contre-courant de toutes les aspirations communes. Et ce n'est pas toujours une méprise.

Nous sommes-nous assez préoccupés de faire vivre la Pâque, ce grand mouvement cosmique de mort et de résurrection à une vie plus ample, et son message profond : *c'est dans le don de soi que gît le bonheur ?* Des chrétiens en ont fait l'expérience, avons-nous suffisamment incité la communauté tout entière à la faire pour qu'elle devienne une alternative sociale fascinante ?

5 - Nous sommes des riches qui se ressentent pauvres

L'air du temps diffuse aussi une culture de l'enrichissement et d'ailleurs nous sommes réellement riches si l'on se compare à ce que vivent des milliards d'humains. Notre pays est un des tout premiers du monde avec une production de quelque 110 000 F par personne et par an (bébés et vieillards compris). Avant impôt, le revenu moyen par ménage est de 225 000 F par an, soit 18 700 F par mois pour une moyenne de 2,8 personnes par ménage. Il y a là de quoi vivre ! Et pourtant tout le monde se plaint, râle et revendique — en truquant un peu — sauf les pauvres véritables.

Car il y a bien des pauvres, même chez nous. La moyenne ci-dessus est influencée par les gros revenus. On préfère donc parler de médiane, valeur du revenu qui sépare la distribution par moitiés. Elle est

(2) cf Gérard Devulder. L'Evangile du bonheur, les béatitudes, petite encyclopédie moderne du christianisme D.D.B.

d'environ 12 000 F par mois : ce qui veut dire que 50 % des ménages ont moins que cela pour vivre. En fait 11 % des ménages ont moins que la moitié de cela, et encore 7 % entre la moitié et 60 %. On peut donc dire que 18 % *sont des ménages pauvres, près d'un sur cinq.*

Ces pauvres, ce sont surtout des chômeurs, des exploitants agricoles, des non-salariés, des familles nombreuses et des familles monoparentales. Comme on constate que 15 % des jeunes sont apparemment exclus pour toujours du marché du travail, cette pauvreté ne semble pas vouée à la disparition prochaine.

Cette pauvreté, on la cache et on s'efforce d'en alléger le fardeau par une diversification de la solidarité. Et ce sont tous les autres qui se plaignent. Avez-vous remarqué qui descend dans la rue depuis le début de cette décennie ? L'examen des budgets des ménages, de la possession des équipements de transport, de loisir, d'électroménager, des patrimoines mobiliers et immobiliers est éloquent : *nous croulons sous les biens et pourtant nous n'en avons jamais assez.* On a introduit dans l'air que nous respirons l'idée que *la consommation fait le bonheur.* Notre civilisation devient celle du caddie plein. On n'a jamais le moyen d'accéder complètement à ce bonheur-là. Alors on s'endette, on revendique. Certains commencent à trouver trop lourd le poids de la solidarité avec les plus pauvres et, bien entendu, celui qui n'a déjà pas assez ne saurait être donateur pour le tiers monde, gagnât-il 30 000 F par mois.

Il faut évangéliser aussi ce détournement du désir qui réduit l'homme à ce qu'il achète. Mais comment faire ? Nous parlons à tort et à travers de la pauvreté évangélique surtout quand nous ne sommes pas pauvres, mais quel programme fournissons-nous ? En vingt ans de conférences publiques j'ai sans arrêt été affronté à la question : comment bien vivre avec les biens ? Un éditeur m'a demandé de faire des propositions à ce sujet. Le petit livre très simple est paru mais s'il se vend bien ce n'est pas en rapport avec l'attente exprimée. A cet éditeur on demande plutôt du « spirituel » que du concret. Qu'est-ce que cela veut dire ? Sommes-nous sérieux ? On pourrait dire d'ailleurs la même chose à propos de *l'appel des évêques à de nouveaux*

modes de vie en 1982, qui procédait de la même inspiration. Il n'a pas été reçu. Il a même été combattu par l'opposition d'alors à des fins politiques. Que signifie alors notre prédication de la pauvreté évangélique ?

Et de fait, *quelle place faisons-nous aux pauvres dans nos communautés ?* Sociologiquement, le public des pratiquants est fait de vieilles personnes, de paysans, et surtout des catégories sociales les plus riches, qui n'entendent pas être dérangées à propos de cette richesse. Alors ?

6 - *Nous sommes en bagarre avec le temps*

Je vais vous étonner : le travail professionnel n'occupe plus que 11 % du temps de vie moyenne masculine de 72 ans, au lieu de 25 % d'une vie de 50 ans au début du siècle et de 30 % d'une vie de 36 ans en 1800. Même si le temps de transport atténue un peu cet écart on voit que nous sommes nettement libérés de la contrainte du temps de travail. *Nous avons donc gagné du temps libre.*

Et pourtant nous manquons tragiquement de temps de la même manière et pour les mêmes raisons que nous manquons d'argent. Les marchands du temple ont compris avant nous que le loisir était une aubaine et ils nous sollicitent avec intensité au point que nous ne savons plus où donner de la tête. Au premier rang les vendeurs d'images : le temps passé devant le téléviseur ne cesse de s'allonger : 1 h 22 en 1975, 1 h 48 en 1985, et on l'allonge encore avec le magnétoscope. Si l'on ajoute le regain de la photographie et la nouveauté du camescope, *nous passons beaucoup de temps à regarder des images et des sons,* formant cet « air du temps » dont j'ai parlé, qui comporte tant de messages insidieux. Cela nous retient à la maison.

Et pourtant, dans le même temps, on assiste à une véritable explosion des offres de loisir à l'extérieur. Des parcs de loisirs se créent, des croisières exotiques tout juste abordables pour être tentantes sont offertes par des tours opérators et des possibilités de sorties cultu-

relles, sportives, distractives, s'ouvrent sans cesse. Sans compter que le temps libre sert aussi de cadre à la réception des amis, parents, collègues, etc. dont la fréquence s'est accrue de 60 % en vingt ans. La vie associative aussi y a gagné. En revanche la lecture des livres, et surtout des journaux y a beaucoup perdu.

Le paradoxe est donc que *plus on dégage de temps sur la production, moins on en a car il est trop sollicité.* Alors on cherche à faire plusieurs choses en même temps : on dîne face au téléviseur, on étudie en écoutant de la musique, on écoute la radio en roulant ou en faisant du sport, voire en travaillant. On arrive même à faire trois choses à la fois : on étudie dans le métro, walkman aux oreilles.

Il me semble que *le problème de la bonne gestion du temps libre est un des plus importants de la modernité.* L'occupation frénétique du temps libre ne laisse guère de disponibilité pour la vie militante ou religieuse : que de réunions où les rares présents attendent dans la morosité des absents sans motif ! Cette frénésie a des inconvénients pour les individus, abrutis par le loisir comme jadis par le travail : *il n'y a plus de place pour une vie intérieure qui a un rythme demeuré lent* (3). Il est vrai que si on laisse parler en soi la conscience d'exister on y trouve un fond d'angoisse et peut-être est-ce devenu insupportable à la plupart de nos concitoyens. Ils préfèrent alors s'évader de leur vie, ne jamais se retrouver seuls avec eux-mêmes. Comment exorciser cette peur de la vie intérieure ? C'est une question pour nous.

Autre question qui doit trouver aussi sa solution : de même qu'il faut évangéliser des réseaux et pas seulement des territoires, il faut sans doute évangéliser un temps qui n'est plus inscrit dans la durée mais dans un éphémère changeant qui pourrait un jour se structurer. *Il nous faut migrer dans un autre espace temps culturel.* C'est une totale aventure.

---

(3) Georges Friedman. La Puissance et la sagesse. Gallimard 1970 et aussi Joffre Dumazedier, Révolution culturelle du temps libre, Méridiens Klincksieck 1988.

7 - Nous sommes de plus en plus instruits, informés, compétents, mais nous ne savons rien

D'un recensement à l'autre il est tout à fait impressionnant d'enregistrer la montée constante du niveau de formation atteint par nos concitoyens : la proportion des bacheliers augmente fortement à mesure que des générations plus jeunes remplacent celles qui meurent. Cependant, il ne faut pas oublier qu'un tiers des jeunes de 15 à 25 ans qui ne sont plus à l'école ou à l'université n'ont pas de diplôme du tout. Cet échec scolaire de masse pèse lourd dans la production de la société duale.

Le niveau de formation est principalement ordonné à l'efficacité professionnelle. *La culture générale, l'exercice de la pensée et la curiosité intellectuelle sont renvoyés à la spère des loisirs.* Or, dans la sphère du loisir il faut beaucoup de volonté pour continuer de se cultiver comme l' « honnête homme » de l'âge classique, car l'information prend la place de la formation. C'est un bombardement continu de messages audiovisuels. Ainsi sommes-nous surinformés, mais *faute de formation au traitement de cette information très diversifiée, cela ne se transforme pas en savoir, mais en bruits, en bourdonnement incessant.* Ainsi sommes-nous devenus incapables de faire effort pour déchiffrer le monde que pourtant nous fabriquons, chacun dans notre petit canton.

Comment faire alors pour présenter une religion du livre à des gens instruits qui ne savent plus lire ? Certains sont tentés de revenir au simplisme évangélique. Cela a été une faiblesse de l'action catholique, surtout en milieux indépendants : on y refusait l'effort intellectuel au motif que l'évangile n'est pas pour les savants. C'était oublier que si nos concitoyens n'utilisent guère en effet leurs aptitudes à la culture, celle-ci ne disparaît pas pour autant et encore moins l'esprit critique qui est à la base de notre enseignement. Et cet esprit critique se fait fort vif quand on les prend pour des gosses et encore plus

quand on prétend régenter par des normes morales sans suffisantes justifications le domaine de leur vie privée et de leur conscience intime. C'est surtout ce que fait notre magistère romain, dont nous sommes censés rendre un compte fidèle !

L'effort actuel de formation biblique et théologique arme vaille que vaille davantage de chrétiens qui y participent pour une confrontation évangélique avec la réalité du terrain social et moral.

8 - Nous sommes déconcertés par la complexité

Il ne faut certes pas enjoliver le passé. Nos devanciers ont toujours eu du mal à s'expliquer le monde dans lequel ils vivaient. Mais la plupart en étaient dispensés pour vivre : la vie était dure et le village, voire le canton, formaient des ensembles à peu près déchiffrables. En trois ou quatre décennies, l'explosion des connaissances humaines, l'explosion des moyens de communication, la mondialisation de vastes secteurs de la vie quotidienne, ont considérablement accru la diversité et la complexité : *en même temps qu'ils rendent nécessaire la lecture du monde comme celle de la carte pour tracer sa route, ils rendent cette lecture impossible.*

En fait nous manquons d'outils pour cette compréhension. L'école nous a appris à lire des enchaînements de causes et d'effets. Or le monde moderne n'est plus déchiffrable comme une mécanique, mais comme un organisme vivant où tout élément est en même temps cause et effet, en une sorte de système en équilibre.

Vous allez m'objecter que cela est bien savant et loin de la vie quotidienne des gens que vous connaissez. Revenons donc à cette vie quotidienne.

Avez-vous remarqué que dans le parler courant nous avons changé de sémantique ? Un quart des salariés se servent déjà dans leur travail d'un ordinateur ou d'un traitement de texte, soit 5,5 millions. Vous n'y êtes sans doute pas très à l'aise. Vous n'êtes pas les seuls. Mê-

me la signalisation sophistiquée des lignes de banlieue n'est plus comprise par tous. C'est une source de société duale : certains ne comprendront jamais ces langages et ce ne sont pas seulement des vieux.

Dans d'autres domaines, chacun de nous est affronté, dans sa vie professionnelle, familiale, relationnelle, à une complication des formes simples d'autrefois. Elles ne nous sont pas indifférentes car nous devons bien les traiter quand elles touchent nos proches. En voici quelques exemples.

Mariage et famille. Naguère on se mariait au moment où l'on entrait au travail, et il n'y avait d'alternative que le célibat. A présent, entre les célibataires et les couples mariés, il y a les couples cohabitants non mariés, les familles monoparentales, les familles recomposées avec des morceaux d'anciens foyers : on voit apparaître des veuves de couples non mariés, un quart des enfants qui naissent sont naturels. 65 000 enfants sont légitimés chaque année par le mariage de leurs parents auquel ils assistent. C'est le nouveau quotidien des familles.

Contrat de travail. L'extension du salariat jusqu'à la crise s'est faite selon une forme contractuelle quasi unique à durée indéterminée. Actuellement il faut louvoyer entre cette forme et bien d'autres : contrats à durée déterminée, intérim, temps partiel, emplois aidés pour les jeunes.

Cycle de vie. Celui d'autrefois : enfance et étude, travail et famille, retraite et vieillesse, voit apparaître de nouveaux segments : jeunesse prolongée entre enfance et établissement, alternance de travail et de chômage, plus l'inactivité pour certaines femmes, distinction entre troisième et quatrième âge, etc.

Nous devons *gérer cette diversité sans instruments de navigation* et avec le sentiment que tout ce qu'il y a de neuf là-dedans est hors du champ d'intérêt de l'Eglise. Elle a son archétype canonisé, généralement rural, elle ne conçoit que le célibat, le mariage et l'enfant

légitime « donné par Dieu », elle ne connaît qu'un contrat de travail abstrait pour doctrine sociale. Comment véhiculer dans ces conditions une parole de salut aux hommes tels qu'ils sont aux prises avec des problèmes inédits et bien réels ?

On pourrait poursuivre encore l'énumération des traits de nos compatriotes. Il faudrait rappeler que le modèle urbain a gagné et qu'il déborde désormais largement sur le rural : rappeler que notre pays vieillit, ce qui pourrait nous illusionner s'il s'avérait que l'approche de la dépendance et de la mort soit désormais le seul accès au religieux. Il faudrait rappeler la montée des catégories sociales intermédiaires qui occupent désormais le cœur de la revendication sociale, sans que pour autant la classe ouvrière cesse d'être la catégorie la plus nombreuse.

Mais par sagesse, tenons-nous en là.

Au terme de ce parcours je dirais volontiers que je ne souscris pas au livre de Gilles Lipovetski « L'ère du vide ». Nous ressentons tous certes les effets de la société d'argent et nous savons qu'elle nous déforme et nous abrutit à mesure qu'elle nous fascine. Nous devenons des sortes de frustrés qui ont à la fois trop et pas assez d'argent, trop et pas assez de temps, trop et pas assez d'information, trop et pas assez d'affection. Nous devenons aussi des gens de la mélancolie et de la contradiction : nous sublimons l'enfant depuis que nous n'en faisons plus guère, nous sublimons la nature que nous démolissons joyeusement, nous sublimons la prière en construisant une civilisation matérialiste, nous privilégions l'effusion tout en compliquant l'affection jusqu'à la rendre impossible (comme un envers du raffinement psychologique).

Par-dessus tout, nous donnons le sentiment d'avoir peur de notre ombre, peur d'entendre en nous le bruissement de la vie dans le silence angoissé de la conscience.

Mais *si nous sommes en latence nous ne sommes pas vides.* Nous continuons d'aspirer à être plus sous des formes nouvelles et qui

nous déconcertent peut-être parfois, et si nous remettons trop souvent notre aspiration entre les mains des marchands d'illusion, c'est qu'aucune autre parole ne retentit avec assez de force pour nous faire vivre plus.

Car il n'y a plus de dessein collectif pour notre pays. L'aventure coloniale est close malgré les tentatives toujours renaissantes et « sans frontières » de néo-colonialisme. La reconstruction d'après-guerre et le consensus qu'elle avait produit sont terminés. L'enrichissement a surtout suscité l'individualisme, qui est le contraire d'un projet collectif. La construction de l'Europe est abandonnée aux marchands. Il n'y a rien d'autre qui soit disponible. L'Etat se tait, et ce qui est plus grave, les forces morales aussi, y compris les Eglises. Seul projet collectif actuellement sur le marché : l'exaltation de la race et de la nation, l'exclusion de l'étranger, la contestation des droits de l'homme et de la solidarité. Ce qu'il y a de pire en somme ! Et là non plus les Eglises ne bronchent pas contre ce qui pourtant les trahit.

Il y a pourtant un projet mobilisateur évident sans lequel la paix n'est pas indéfiniment garantie : *faire de la société solidaire.* Nous avons appris à fabriquer des biens et des services. Il nous faut apprendre à faire du tissu social avec tous les acteurs sans exception de manière à supprimer l'injustice.

On se demande bien comment il se fait que l'Eglise catholique n'évangélise pas de cette manière puisqu'elle contemple et donne à contempler ce qui surplombe et fait comprendre la Pâque de Jésus, à savoir ce mystère sociétaire qu'est la Trinité. Lancer toute sa puissance spirituelle dans la construction séculière d'une société de don mutuel et d'égalité en disant pourquoi, n'est-ce pas pour l'Eglise le fondement même d'une évangélisation authentique ? La tentative d'ascension entre ciel et terre par une prière étrangère au labeur social, à laquelle nous assistons, ne tourne-t-elle pas le dos à la volonté de Dieu ? Ne laisse-t-elle pas la création en jachère et l'aspiration des hommes à vivre plus concrètement sans réponse ?

*Une parole évangélique pour la société d'aujourd'hui**

Jacques **STEWART**

Nous avons la responsabilité d'une parole qui émancipe

Il y a deux chapitres, les Xème et Xlème (parmi d'autres), du livre des Actes des Apôtres qui me plaisent beaucoup. Il s'agit de la découverte que fait Pierre à Césarée dans la maison de Corneille, l'officier romain, l'étranger l'occupant. Dans un environnement si différent du sien et dans une époque socio-politique et économique très difficile, Pierre réalise là le sens que peut avoir « la bonne nouvelle de la paix par Jésus-Christ, lui qui est le Seigneur de tous les hommes ». ... « Je viens de comprendre qu'il ne faut déclarer impur personne... » « je me rends compte que Dieu n'est pas partial... ».

Tout cela, Pierre le confessait déjà implicitement, mais soudain, hors de son cadre religieux clos habituel, il comprend ce que ce message représente et entraîne comme élargissement décisif du champ du témoignage religieux traditionnel et comme nouveaux rapports sociaux.

Si nous protestons de la grâce, il faut que notre protestantisme apporte aujourd'hui à nouveau dans la société une parole autrement plus audible et

---

* Extrait du message du pasteur J. Stewart, président de la Fédération protestante de France, à l'Assemblée Générale du protestantisme.

(B.I.P. n° 1239, du 4 déc. 1991, pp. 12 et 13)

claire de cet élargissement, de cette contestation évangélique d'un ordre du monde qui ne cesse d'exploiter la peur de l'Autre, la peur des différences, le goût d'une hiérarchie des prix de la vie de certaines familles humaines par rapport à d'autres.

Il faut que nous prononcions une parole autrement plus audible et claire par dessus et contre le discours démagogique exaltant l'instinct, le réflexe xénophobe, raciste, l'auto-protection égoïste, corporatiste et nationaliste.

Nous avons la responsabilité de mûrir et de prononcer communautairement une parole évangélique qui soit une force de provocation à la recherche du vrai, une parole qui restaure les vertus nécessaires du vivre ensemble dans une société multiculturelle, qui ne doit pas devenir une société d'exclusion, une société de ghettos.

Cette parole est à chercher dans l'étude, dans la prière, dans chaque paroisse et groupe. Il faut qu'elle nous affranchisse nous-mêmes de nos peurs et de nos étroitesses.

Il faut que cette parole entraîne les Eglises urbaines aux aménagements nécessaires pour habiter réellement les banlieues, pour saisir des occasions de témoignage de convivialité et de réconciliation.

Nous avons la responsabilité d'une parole qui émancipe en soulignant la relation entre le local et l'universel, entre les solidarités au nom de l'oikouméné et les solidarités nationales locales.

C'est par là d'ailleurs seulement qu'il est et sera possible de renouveler fondamentalement le débat collectif sur de grands problèmes, tels ceux de l'immigration, des conversions économiques et sociales, de la sauvegarde de l'environnement, etc.

Nous avons la responsabilité d'une parole publique autrement plus claire qui réponde aux besoins d'une réflexion sur les questions de l'être, de la vie, du rapport à la souffrance, à la mort, à l'univers.

Au moment où s'épuisent des systèmes directifs de pensée et où s'affirment de nouveaux autoritarismes religieux, sectaires, champions de la dénonciation du matérialisme, une parole originale est nécessaire qui redonne le goût et le courage d'une quête libre du sens, la recherche d'une conduite responsable, le goût de la confrontation avec la recherche des autres. Cette parole-là ne relève pas de la seule responsabilité d'instances nationales, elle relève de la responsabilité du témoignage de toute paroisse locale, de toute équipe locale de Mouvements...

Quelle parole prononcerons-nous enfin face à l'idéologie de la compétitivité sans limites ? La compétitivité a cessé d'être un moyen pour devenir une finalité dans un nombre croissant de domaines d'activités. Elle s'exprime de plus en plus en termes de guerres : le prochain, l'Autre, devient un obstacle.

Comment se fait-elle entendre, la parole de la grâce, dans cette spirale d'un discours et d'une pratique de plus enplus agressifs et aliénants ?

Nos Eglises, nos Institutions, Mouvements et Oeuvres posent-ils vraiment et solidairement des questions suffisamment fortes qui aient une chance d'être entendues dans cet environnement-là ; des questions et des propositions qui aient une pertinence pour la réflexion et les choix de celles et ceux qui occupent, à tous les niveaux, les places les plus difficiles et les plus fragiles de l'ordre de la compétitivité dans les secteurs de l'économie, de la recherche scientifique, de l'éducation, de la culture ?

Le rapport de la foi à l'économie nous interpelle

J'ai la conviction que nous devons porter un intérêt particulier sur le rapport entre la foi et l'économie, à l'échelle de la terre habitée. Les travaux du

Conseil Oecuménique des Eglises dans ce domaine depuis de nombreuses années, et les propositions de réflexion de la coordination des Missions dans les milieux urbains, dans les milieux industriels et ruraux, depuis le colloque Conversion et Reconversion d'octobre 89, m'incitent à souligner ici aujourd'hui cette question.

Ce que j'appelais à l'instant le culte de la compétitivité renvoie à la sacralisation d'une certaine conception de l'économie, considérée comme une fin en soi, et non comme un moyen d'assurer les conditions d'existence nécessaires à la dignité à la liberté, à la créativité responsable de toutes familles de la terre et c'était bien cette fonction-là qu'assignaient à l'économie les Réformateurs comme, au cours des siècles suivants, les représentants des grands mouvements spirituels protestants.

Les Eglises, les Institutions que nous représentons, ont à s'interroger sur les rapports qu'elles entretiennent avec une idéologie de la croissance dont les fins ne correspondent plus à cette mission d'intendance de la création de Dieu, de partage, de solidarité avec les plus faibles, que la Bible ne cesse de rappeler. Le nouvel ordre économique est-il compatible avec la volonté exprimée par les nations pauvres d'être reconnues et soutenues dans la manifestation de leurs droits et de leurs pouvoirs de décision quant à l'orientation de leur avenir et de leurs propres capacités ? Cette revendication est aussi partagée par un grand nombre de celles et ceux qui, chez nous et au sein d'autres nations riches, se trouvent marginalisés dans le monde industriel et rural par les mutations économiques, technologiques, des conditions de travail... Comment ne pas décider à la place des plus fragiles, mais chercher avec eux les soulagements et les changements nécessaires des politiques et des structures.

Les Eglises et les Institutions de la Fédération Protestante de France seront-elles, à la base, ces multiples lieux ouverts pour une telle recherche, ces fo-

yers d'inventivité et d'engagements concrets pour mûrir et produire les paroles et les signes d'une autre justice ?

Le rapport de la foi à l'économie nous interpelle aussi dans nos Eglises, nos Oeuvres et Institutions, sur nos propres politiques économiques et financières, sur les finalités de leurs développements : qu'ont-elles de prophétique, ces politiques et ces gestions ?

Un dernier mot : la parole de notre protestantisme sur ce rapport de la foi à l'économie est souvent une parole conventionnelle, quasi-exclusivement masculine, comme si les questions économiques et bien d'autres touchant par exemple à la paix, à la sécurité, aux relations extérieures, etc. n'étaient qu'affaires d'hommes. Mais il suffit d'écouter les groupes de femmes, comme j'en ai eu le privilège en divers lieux et divers pays au cours de ces années, il suffit de prêter attention aux conférences nationales européennes œcuméniques des femmes pour entendre une approche autrement originale, plus globale, de l'interdépendance de tous les domaines de la vie, politique, économique, culturelle, sociale, et plus réellement universaliste. C'est une approche très solidaire avec les mouvements de femmes qui luttent le plus chèrement dans les pays du Tiers-Monde pour la justice, le respect de l'identité et des droits de toute personne, pour la reconnaissance d'un autre mode d'être et de vivre non-violent, pour un autre rapport avec le travail, etc.

Il faut lire ou relire les Actes des colloques du Forum Oecuménique des Femmes Chrétiennes d'Europe, et les interventions de Maria de Lourdes da Pintasilago, économiste ministre du portugal, lors de l'Assemblée Oecuménique de Bâle et du colloque du cinquantième anniversaire de la CIMADE à Paris. Il y a, dans la vision démocratique féminine, des choix de comportements économiques, sociaux, attendus pour la société d'aujourd'hui. De quoi singulièrement renouveler les problématiques et les débats, dans ce domaine comme en d'autres...

" Habiter " mon usine

Bruno LACHNITT *

Avant d'arriver à la station de l'usine par le R.E.R., un peu après la gare d'Achères-Grand-Cormier, on voit surgir sur la droite, sise sur un long trépied, comme une grosse boule arborant le sigle Talbot, comme un défi à la campagne environnante. Depuis Maisons-Laffite, en effet, nous traversons la forêt de Saint Germain jusqu'à l'entrée de Poissy. De ce côté-là, quand on arrive en train, l'entrée de Poissy, c'est l'usine, « mon usine ». De fait, lorsqu'au matin, ma nuit de travail achevée, je m'éloigne de cette tour, je la contemple un peu comme j'imagine, le paysan regarde le clocher de son village.

L'arrivée dans cet univers hostile n'eut pourtant pas, d'entrée, une saveur bucolique. J'en garde encore un souvenir précis, qui contraste étrangement avec la familiarité que j'y trouve aujourd'hui. C'est, au premier jour, l'agression qui domine parmi les impressions qu'offre la découverte de cet inconnu où l'on pénètre. Le danger est partout, surtout en tôlerie, où j'échouais. Le bruit aussi. Les « formalités d'inscription » eurent des relents d'encasernement : à la lingerie, j'ai reçu mon paquetage, on m'a donné un vestiaire et, après avoir passé l'uniforme aux armes de Talbot, j'ai rejoint l'atelier où, dans un vacarme infernal, j'ai cru voir une immense armée de fantassins à laquelle j'étais désormais mêlé, chacun rivé à son poste, aliéné au but unique de cette face cachée du consumérisme qui sévit à la surface : la production. Peut-être faut-il avoir travaillé en usine pour comprendre ce qu'est l'aliénation, l'homme dépossédé de son ouvrage, désapproprié de lui-même, le travail aliéné, comme disait Marx.

(*) Frère jésuite, membre de l'équipe de prêtres-ouvriers de Gennevilliers...

Il se trouva que j'atterris aux « pinces », un poste suffisamment dur pour qu'y tenir constitue un défi à relever chaque jour, du moins les premières semaines. J'avais choisi ce naufrage pour accomplir ce que je relisais comme ma propre « histoire sainte ». En faire alors mémoire inscrivait la liberté la plus radicale au cœur de l'aliénation partagée. Ainsi, cette peine commune, qui nivelait les différences, devenait-elle aussi la grâce d'une solidarité possible et, à ce titre, source de consolations.

Ouvrier de droit commun, anonyme en cette masse laborieuse, dépouillé de ce qui distingue, j'éprouvais d'une façon encore élémentaire que le partage de la condition la plus commune est peut-être encore ce qui peut le mieux rassembler les hommes. Jeunes et vieux, Marocains, Français, Portugais, Espagnols, Sénégalais, Turcs... un même lien nous tenait qui, de mieux nous lier, pouvait aussi nous libérer mais, pour mieux nous tenir, essayait de nous diviser. Et il semblait qu'on sache y faire, comme si la réussite de l'entreprise tenait à cela. La pression des cadences, la fatigue, la peur, tout pouvait aussi bien nous souder que nous dresser les uns contre les autres. Ce fut le premier combat de résistance qui s'imposa à moi, dans cette anonyme présence : contribuer à tisser des liens, réinscrire l'humain dans cet univers qui l'ignore. Quelque changement de position que j'aie pu connaître depuis, c'est là une exigence qui demeure, bien qu'elle se monnaye autrement. Puissé-je ne jamais l'oublier !

J'eus quelque mal, au premier soir, à retrouver mon vestiaire. J'y repense avec un peu d'amusement, aujourd'hui que j'habite l'endroit. L'atelier, qui comprend d'un côté la tôlerie polyvalente (dont je suis) et les presses, est un immense bâtiment de plus de 500 mètres de long sur peut-être autant de large. S'y reconnaître sans repères est, au départ, un peu ardu. Le premier trajet à mémoriser est celui qui va de son poste au vestiaire et du vestiaire au quai du train. Pour le chemin de la cantine, l'avantage est qu'on y va rarement seul.

Je suis ainsi resté cinq mois aux pinces. L'entreprise d'intérim par laquelle j'étais entré à l'usine m'avait dit : « un mois à la chaîne, puis embauche selon la qualification ». Ils exigeaient, d'ailleurs, un C.A.P. de mécanique. Mais presque cinq mois passèrent avant que cela ne se concrétise. L'embauche fut accompagnée d'une formation pour devenir professionnel de fabrication, Agent d'Entretien Préventif. Les solidarités immédiates tissées depuis presque

cinq mois allaient changer, mes repères devenir caduques. Un changement que j'avais désiré (l'embauche) prenait une allure telle que je le subissais d'abord presque négativement.

C'est pourtant par la maîtrise technique de l'outil que j'ai progressivement habité l'usine. La première formation, assez vite suivie par une autre pour devenir dépanneur, me conduisit en équipe de nuit, où je demandai à rester.

Le travail de dépanneur est favorable à l'habitation. Un bon dépanneur doit connaître sa zone comme un bon berger ses moutons. Le parallèle n'est peut-être pas aussi saugrenu qu'on pourrait croire. Il me vient parfois à l'esprit lorsque, pendant qu'on « tourne », je veille sur les robots en regardant passer les balancelles où sont assemblés et soudés les côtés de caisse. Habiter, c'est rendre humain. Si l'usine n'est pas le paradis, je ne la vis pas aujourd'hui comme l'enfer. Mieux, j'y vais même avec plaisir ! C'est peut-être par l'aptitude à habiter le lieu où l'on vit, à y être heureux, que passe la capacité à le rendre habitable pour d'autres, au travai comme sur une cité.

Ce lieu, je l'habite avec d'autres. Quel que soit l'intérêt que je trouve dans la partie technique de mon travail, c'est d'abord pour être avec eux que je suis venu là. C'est aussi la fidélité que j'éprouve ainsi engagée qui, en premier lieu, m'y maintient. Je ne suis pas religieux pour des machines mais au milieu des hommes auxquels l'intérêt technique est finalement ordonné. Car la maîtrise sur les choses peut devenir un moyen de maîtrise sur les autres, comme le primat de la production peut conduire à considérer les hommes comme des machines, moins bien parfois. Si l'investissement dans la technique me passionne, c'est, au-delà du plaisir que procure la maîtrise de l'outil, ou à l'intérieur de cela, parce que cette culture est le produit des hommes et façonne des hommes. Habiter ce lieu, c'est donc aussi y être acteur pour y défendre la place de l'homme, de tout homme. Là, précisément, intervient l'engagement syndical.

Il n'est d'ailleurs intervenu que lentement. Beaucoup de choses en moi en retardaient l'échéance, que je savais pourtant inéluctable, jusqu'à ce que les événements viennent à bout de mes réticences, que quelques voix amies m'aidèrent à suspecter.

Mes « talents » m'avaient jusqu'alors toujours tiré d'affaire et je savais, sans trop de compromission, assez bien naviguer dans une contexte professionnel, con-

juguant, avec une certaine habileté compétence, bonne humeur et une certaine liberté voire audace, que les deux premiers ingrédients me permettaient de préserver sans ignorer jusqu'où je pouvais aller. Cette fois encore, ce « savoir-faire » semblait me réussir. A l'atelier, je m'entendais bien avec tout le monde ; semblait m'apprécier, ma compétence était reconnue. Si l'on ajoute à cela un goût modéré pour les conflits qui tend à me faire préférer les arrangements à l'amiable à la lutte à mort, et un goût prononcé pour le côté technique de mon boulot, auquel il serait tentant de consacrer sinon toute, du moins une grande partie de mon énergie, tout était réuni pour ne pas précipiter l'heure de l'engagement. D'ailleurs, si je présente ce tableau sans complaisance, il faut l'entendre avec humour. De tout cela je ne regrette rien, j'aurais plutôt tendance à l'apprécier, comme si ces réticences premières donnaient un peu plus de poids à mon engagement d'aujourd'hui. Mais peu importe, le fait est que je ne me précipitais pas. Mais je m'interrogeais. Pour savoir où, d'abord, le jour venu, j'adhèrerais. Mais aussi parce que la réussite individuelle où, sans faire d'exploits, j'avais les moyens de me débrouiller, ne me laissait pas tranquille.

Choisir son camp n'est pas aisé quand on a tendance à considérer qu'après tout il y a sûrement moyen de s'entendre. Prendre le risque d'une solidarité coûteuse, jouer le jeu du collectif au risque d'être pris dans des conflits, cela m'attirait sans trop d'exaltation, même si je considérais ma crédibilité relationnelle et professionnelle liée aux institutions que j'engageais au-delà de ma seule personne — l'Eglise — quand ils sauraient, le syndicat auquel j'adhèrerais.

Grâces en soient rendues à ceux qui nous gouvernent, ce sont les événements qui finalement me poussèrent à prendre parti, parce que je ne pouvais prendre mon parti de ce dont j'étais spectateur. Or, mes tendances spontanées faisant le jeu de ce dont je pouvais m'accommoder, je fus conduit à les suspecter.

Le premier de ces événements fut le projet puis la mise en place de la semaine de quatre jours, ce qu'on appelle les 4×10. Il s'agit d'augmenter la production à mille cinq cent voitures par jour. L'enjeu positif, c'est la garantie de l'avenir du site pour les années à venir, donc de notre emploi et aussi de l'embauche. Mais la solution

choisie pour cela, sans concertation ni consultation, consiste à en faire porter le poids aux seuls agents de fabrication (ceux dont la tâche est physiquement la plus pénible) en leur imposant un rythme de travail (dix heures par jour, sur quatre jours en horaires décalés) humainement délirant. Les syndicats majoritaires ont signé le protocole d'accord. Nous interrogions récemment encore à ce propos un collègue affilié à l'un des syndicats signataires : la C.A.T. Il nous a répondu que, de toute façon, comme professionnel travaillant de nuit, il n'était pas concerné. Une certaine conception du syndicalisme, un consensus d'une majorité qui n'en payera pas le prix pour le faire payer à une minorité qui n'a pas eu son mot à dire : un procédé profondément inique et moralement inacceptable.

Le second événement fut l'accident de travail d'un collègue marocain, après lequel, à l'hôpital, on lui donna un arrêt de travail de dix jours. Dès qu'il revint de l'hôpital où on lui avait fait des points, le chef fit pression sur ui pour qu'il ne prenne pas son arrêt, lui disant qu'il resterait dans le bureau sans rien faire. Une pratique habituelle (le chef ne doit faire que répercuter les pressions qui viennent de plus haut) pour que l'entreprise n'ait pas à payer les pénalités consécutives aux arrêts dus aux accidents.

J'était ainsi provoqué à habiter autrement l'usine, en devenant acteur, avec d'autres, pour défendre la place de l'homme face à des choix ou des pratiques qui tendent à l'asservir à la production. J'ai trouvé ma place à l'usine, l'heure est maintenant venue de la remettre en jeu pour ne pas ignorer celle des autres. C'est ainsi une nouvelle étape qui commence, qui m'enracine peut-être un peu plus dans le monde ouvrier, qui confirme le choix de solidarité qui m'y a conduit et au regard duquel mes réflexes culturels sont souvent déroutants.

Jésuite, c'est toujours avec respect et étonnement que je considère les camarades musulmans qui, sur un carton, derrière leur machine, s'agenouillent pour la prière. Un respect qu'ils me signifient bien en retour. Et je me dis que nous avons manifestement des façons bien différentes d'habiter l'usine. Le défi, c'est que nous parvenions à l'habiter tous ensemble sans sacrifier personne, sans casser notre outil de travail, dans ce monde dont les règles du jeu impitoyables sacrifient si facilement les plus faibles à la réussite des forts. Un défi certes difficile que, j'espère, nous saurons relever ensemble...

Dieu fait corps avec

En rentrant ce soir à l'appartement, j'ai commencé à préparer mon déménagement ; j'ai décroché du mur tous ces trésors qui m'ont accompagné depuis des années : photos, cartes postales, affiches, poèmes, chants et prières qui forment peut-être comme une toile de fond de ma vie spirituelle. Tout cela, je l'emmène avec moi, ainsi que ce tapis marocain qui recouvre le sol de ma chambre, symbole du nouvel enracinement qu'il m'est donné de vivre, depuis un an, au milieu des immigrés de l'Ile Saint-Germain. Mais ce que je ne puis emmener avec moi, et ce que je regretterai le plus, c'est cette vue du 14e étage, sur la ville, depuis la fenêtre de ma chambre, la nuit : ces milliers de petites lumières pâles, multiples parcelles d'humanité fragiles et belles... Combien de fois, combien de soirs, après avoir récité à genoux la fâtihat al-kitab, la première sourate du Coran, ai-je levé les bras pour dire : « Notre Père », pour porter devant Lui tous les miens, tous ces visages d'hommes et de femmes venus d'ailleurs jaillis du béton, qui défient la misère et la fatalité, de leur incroyable vitalité... de leur violence aussi... Cette mosaïque de visages, avec une petite lumière pour chacun, je l'ai tant de fois offerte à Dieu, j'ai tant de fois appelé l'Esprit de Dieu sur elle j'ai tant de fois crié vers mon Seigneur les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses, les souffrances et les luttes, la dignité et la générosité de ce peuple que j'en ai été transformé, dans ma chair et dans mon esprit...

Comment ne pas dire, cependant, que c'est là un retour aux sources, une redécouverte de mes propres racines ? N'est-ce pas mon père que je retrouve lui qui fut si attentif aux familles harkis arrivées après la guerre d'Algérie ? N'est-ce pas à ma mère que je suis fidèle, elle qui reçoit des familles musulmanes pour qu'elles parlent de leur foi aux enfants du catéchisme ? N'est-ce pas le quartier de mes

(*) Laurent est un jeune en formation au ministère de la Mission de France. Il s'est engagé comme objecteur de conscience

ce peuple de déracinés

Laurent LASNIER *

toutes premières années, n'est-ce pas toute une foule de noms, de visages de copains, d'amis d'origine kabyle, qui me revient à la mémoire, qui me rappelle que j'ai grandi dans la rencontre de l'étranger, de l'autre différent ?...

Mais l'expérience que j'ai faite depuis un an, c'est d'être, à mon tour, un étranger : immergé dans un quartier à 75 % maghrébin, j'ai compris très vite que l'essentiel n'était pas de faire, de donner, mais de se laisser accueillir par ces enfants, ces femmes et ces hommes pauvres matériellement mais riches d'une tradition, d'une culture, d'un art de vivre qui inspire le respect, la reconnaissance et provoque à l'action de grâces... Chaque thé, chaque café offert, chaque pain, chaque couscous, chaque tajin partagés, sont gravés dans mon cœur...

Je n'oublierai jamais ce pain que nous fit porter une mère de famille, la veille du jour de l'An... Je n'oublierai jamais la naissance d'Abd-Samad, la joie d'un quartier, la convivialité et la solidarité de ces familles pour accueillir la mère et l'enfant... Je bénis le jour où, une femme m'ayant donné du pain qu'elle avait fait elle-même, je pus le porter à l'autel pour célébrer l'Eucharistie, pour qu'il devienne le Corps du Christ... pour que soit manifesté, dans ce pain pas comme les autres, que Dieu FAIT CORPS avec cette part de l'humanité aussi, avec ce peuple de déracinés trop souvent victime de l'injustice...

Chaque fois que je communie au Sang du Christ, je sens la brûlure du vin dans mon corps. Cette brûlure est là pour m'en rappeler une autre, plus profonde, brûlure de l'Amour du Christ pour la multitude, pour cette foule d'enfants, de pauvres, de petits, d'étrangers dont les noms sont inscrits dans le cœur de Dieu.

La dissymétrie même des formules de la consécration (Corps livré pour vous / Sang versé pour vous et pour la multitude) est là pour nous indiquer comment tout un peuple qui croit autrement que nous est inclu dans le dessein de Dieu, sans être réuni au Corps du Christ explicitement.

Alors se dévoile, pour moi, le sens d'une vie donnée pour ce peuple de migrants, à qui l'histoire et l'économie ont fait violence, et qui peine à négocier sa place dans une société elle-même en crise : servir le dialogue, la réconciliation, la paix ; partager des luttes, afin que le signe posé soit authentifié par les actes ; témoigner de la gratuité de l'Amour de Dieu, sans attendre ni ralliement ni reniement de leur part...

Mon cœur se serre à la pensée que ce peuple de l'Ile Saint-Germain sera bientôt dispersé aux quatre coins de la Région Parisienne : que deviendront-ils, après cette nouvelle violence ? Jamais ne me quittera ce souvenir : « J'ai entendu la voix de mon peuple... Va libérer tes frères ».

* à l'A.S.T.I. (Association de solidarité avec les travailleurs immigrés).

Je voulais parler à Dieu et c'est Lui qui me parle

Jacques Malesys

L'auteurs de ces lignes n'est ni sociologue, ni philosophe, ni théologien de profession... Il vit depuis plus de douze ans au Brésil, un pays grand comme un continent. Prêtre, il participe à la réflexion des équipes de la Mission de France au Brésil. Il a exercé, depuis quatorze ans, diverses professions dans le monde de la santé. Actuellement, il est laborantin dans une unité de recherches en biochimie, dans un grand hôpital universitaire. Il essaie de vivre sa foi en solidarité avec deux mondes : d'une part, celui des communautés de base et des favelas de la banlieue industrielle et, d'autre part, celui des collègues de sa profession. Dans ces pages il nous dévoile les sources de sa spiritualité.

Dans l'effort

J'ai eu la chance — je devrais écrire « la grâce » — que la prière m'ait été longtemps très difficile. En ce temps-là, je me fixais une heure pour la prière, ou plutôt, de disponibilité pour cela ; pour être bien sûr de ne pas tricher sur le temps, je mettais mon réveil, en me pénalisant si je regardais les aiguilles avant l'heure. Je travaillais alors de nuit. C'était donc le matin, après la douche et le petit déjeuner, avant de dormir un peu. Je commençais par dire l'office puis je lisais la Bible, puis je récitais le chapelet, puis je préparais

les textes de la messe du soir, en notant sur un bout de papier les deux phrases que j'allais développer à l'homélie... Mais que le temps passait lentement ! Cela n'en finissait pas... Penser à prier suffisait à me faire transpirer.

Dans la vie

Maintenant, j'ai faim de prière. Je continue à lire, la veille ou le matin, les textes de la liturgie, et à griffonner sur un papier les passages qui m'interpellent. Pour nourrir ma réflexion dans le bus (pendant 5 ans, ce fut 3 à 5 heures par jour, maintenant ce ne sont plus que 2 petites demi-heures), j'ai appris par cœur un certain nombre de psaumes en portugais, je continue aussi à réfléchir sur les textes de la messe, en union avec ceux qui les partageront à l'homélie. Beaucoup de choses changent ; on ne peut pas penser à l'Evangile quand on voyage sans mettre d'autres mots que le langage figé des caractères imprimés, sans y retrouver la vie.

Une lecture collective

Ce qui a changé ma manière de lire, c'est de la faire avec les Communautés Ecclésiales de Base, les CEBs,, dans le cadre d'un baraquement, d'une favella. Ils m'avaient demandé de les aider à lire l'Apocalypse, dont leurs voisins des sectes parlaient tant ; ça a duré deux ans, et nous avons terminé par une fête de l'Apocalypse, avec des biscuits, des tartines, des sirops équivalents à la grenadine française, les gosses endormis sur les genoux ou sur une couverture à terre... et, bien sûr, le partage et l'action de grâce pour nos découvertes. Avec la même équipe, nous avons entrepris ensuite la lecture des Actes des Apôtres. Dans une autre favella, c'est le livre de Ruth qui nous a retenus, puis la personne d'Elie, mais ceci après plus d'un an de réflexion sur le baptême et la messe. A l'autre bout du quartier ,nous avons commencé par l'Evangile de Luc.

Une écoute

La Parole de Dieu, il ne faut pas seulement la lire, mais l'écouter (Ap I, 3). Quand on lit, on trouve ce qu'on cherche ; quand on

écoute, on fait toujours des découvertes. Tout change, ce n'est plus une belle histoire du temps passé qu'on entend, c'est une parole qui nous est personnellement et collectivement adressée. La Parole de Dieu est une parole qui nous rassemble ; c'est à cause d'elle que nous sommes réunis, le soir après le travail, et nous ne pouvons pas oublier ce qui s'est passé dans la journée, la fatigue, les coups de gueule avec le chef de service, la note d'électricité qui a encore augmenté, le fils de la voisine qui s'est fait brutalement interpeller par la police (« Sale nègre, montre tes papiers »), le racket des trafiquants qui infectent le quartier (« Jacques, quand tu rentreras ne passe pas par telle ruelle, sois prudent... »), etc. Un peuple opprimé et parfois analphabète trouve le sens de sa vie en lisant l'histoire d'un autre peuple. Bien sûr, on ne peut accepter le mot à mot des fondamentalistes, ni les interprétations pieuses et individualistes. On prend conscience que les mots qu'on lit sont la réflexion sur une autre expérience de vie, celle d'un peuple pauvre et opprimé comme nous. On découvre que le Dieu qui fut le compagnon de chemin de ce peuple, c'est celui qui veut rester le compagnon de notre propre cheminement. C'est pourquoi bien des cercles bibliques tiennent à s'intituler « équipes de caminhada » (équipes de cheminement).

Du point de vue d'un peuple opprimé

Il faut lire la Bible du point de vue des opprimés, du point de vue d'un peuple opprimé. Alors, on la comprend d'une autre manière. La Bible, ce n'est plus moi et Dieu, mais le peuple (opprimé) et Dieu. On participe à une lecture collective, écoutée du point de vue des pauvres.

On lit la Bible pour découvrir Ruth l'étrangère, qui vient d'arriver dans la favella et qui porte avec elle l'espérance du salut ; on recherche ceux qui sont, comme Elie, les prophètes et les témoins de l'absolu de Dieu dans notre communauté.

Dans mes déplacements quotidiens, j'apprends à reconnaître, dans ce compagnon de voyage inconnu, les traits du compagnon de route d'Emmaüs. Quand je croise, dans l'escalier de l'hôpital, les collègues de travail, je pense à Jacob qui voyait les anges monter et descendre l'échelle qui menait au ciel, et je me demande ; « Quelle parole de Dieu, ces anges « messagers » vont-ils m'apporter ? » et je ne puis que constater : « Vraiment, ce lieu est saint et je ne le savais pas ! ».

Lire la Bible, c'est lire la vie

Je n'achète pas le journal tous les jours (c'est cher, et je n'ai pas toujours le temps), mais je lis la Bible comme si je lisais le journal, pour retrouver l'expérience du peuple de Dieu et, avec lui, retrouver cette Présence qui se manifeste dans le silence.

La Bible est déjà une lecture de la vie. Ma démarche a changé. J'avais fait, en 1969, une étude sur la révision de vie, intitulée « De la vie à Dieu ». Aujourd'hui, je vais « du Dieu de la vie à la vie » (par la Bible). Je ne puis séparer ma vie de la Bible. Dans le bus, je saisis la dimension actuelle et vitale de l'Evangile, et je ne puis être moins courageux que ceux qui ont cheminé avant ou avec moi.

Quand nous lisons ensemble la Bible, en réunion ou lors de la réflexion commune de l'homélie, nous avons toujours quatre types de questions :

— *1° Quels étaient les problèmes des communautés de Mathieu, Marc ou Luc ?*

Fin du 1er siècle — problèmes d'entente en communautés — relation avec les pouvoirs publics — persécutions des pharisiens ou des païens — le salut qui se fait attendre — la difficulté de la persévérance...

— *2° Quels faits de la vie de Jésus, ou quelles paroles rappelle l'Evangéliste pour éclairer ces problèmes et ces difficultés ? Sur quoi insiste-t-il ?*

— *3° Les problèmes de notre équipe ou de notre communauté sont-ils si différents ? Quels sont-ils ?*

— *4° Comment la réflexion des communautés de Mathieu, et leur expérience du témoignage de Jésus peuvent-elles nous aider ?*

Ceci est le témoignage de l'expérience de communautés très pauvres, dont les analphabètes ne sont pas absents. Elles commencent à cheminer et savent s'organiser soit pour obtenir le branchement de l'eau ou de l'électricité dans la favella, soit pour organiser une soupe communautaire, ou même occasionnellement éviter un lynchage. L'action collective existe, mais elle est à ras de terre.

Prier autrement

J'ai eu longtemps du mal à prier. Aujourd'hui, je passe souvent deux heures par jour, parfois plus, devant la Bible, mon livre de prière ou le missel. Je me mets rarement à genoux. J'ai toujours du papier pour prendre des notes, j'ai déjà rempli trois agendas de table de réflexions sur les textes de la liturgie. Je m'interroge parfois, car ce n'est pas la prière des livres d'heures, ce n'est pas la prière comme on me l'a enseignée au séminaire... Mais je passe un temps de silence à écouter... Et ce silence se poursuit souvent dans le bus, où je regrette parfois qu'il soit difficile d'écrire. Je sais que Dieu est présent dans ma vie et dans celle du peuple avec qui je chemine. C'est peut-être souvent une prière d'ermite citadin, mais le monde entier palpite dans ma prière.

Lire la Bible, lire la Vie

Claude Degaraby

Bernard Baudry, prêtre de la Mission de France qui a fait partie de l'équipe hôtellerie, vient de terminer un recyclage biblique. Pour un mémoire il a interrogé quelques prêtres de la MDF sur leur manière de se rapporter à l'écriture. Claude Degaraby, également prêtre de la MDF et qui était prêtre ouvrier aux usines Michelin lui répond :

Bonjour,

Je te remercie de nous questionner. Il est bon que quelqu'un d'ailleurs vienne rompre le train-train quotidien ! Il est pourtant difficile, dans les atroces événements que nous vivons actuellement (1), *de s'abstraire un moment du réel, pour cogiter et surtout écrire ses réflexions.*

Pourtant, la première est celle-ci : les événements ne nous ramènent-ils pas directement à la bible, surtout à l'Ancien Testament ? Ce « Croissant fertile » qui part de l'Iran-Irak, (Assyro-Babylonie), passe par le Sud Turquie, le Liban, la Palestine pour arriver au bord du Nil, sera-t-il donc toujours ce lieu d'effervescence de l'humanité et des religions ? Il était « Croissant fertile » pour les troupeaux d'Abraham et ses contemporains. Il est redevenu « Croissant fertile » pour l'or noir, le pétrole, le fric, les tendances intégristes des religions, juive, musulmane, chrétienne. Cela nous ramène à une lecture très concrète des écrits bibliques. Les événements guerriers ne tiennent-ils pas une place très importante dans les récits de l'Ancien Testament ? Ils ont commencé par l'état de guerre entre Moïse et le peuple

(1) Cette lettre a été écrite au moment de la guerre au Golfe.

juif, le Pharaon et l'Egypte ; ensuite la conquête de Canaan ; puis les nombreuses guerres entre Israël, « le peuple élu », avec l'Assyro-Babylonie, l'Egypte, les Grecs, les Romains. La vie du Christ, et sa mort, n'a-t-elle pas, en toile de fond, l'occupation romaine ? Ceux qui ont écrit la Bible, tout en étant mêlés intimement aux événements de leur peuple — événements grands ou petits — ont su s'abstraire d'une certaine façon, du quotidien, pour révéler Yahweh ou le Père. Ils ont lu sa parole à travers la vie. Je crois, qu'en ce moment, il manque bigrement de prophètes pour dire le religieux, la foi.

Textes privilégiés

Dans ma vie, il y a des textes « incontournables ». Cela vient, pour une part, de notre confrontation avec le monde athée et incroyant. Le désir, par tâche pastorale, de « catéchiser » à partir de textes pouvant être reçus par notre « auditoire » : la pauvreté dans Job, l'espérance dans Isaïe, le cri de pauvres dans Jérémie et les Psaumes, le « Magnificat », les « Béatitudes », le « Lavement des pieds », la prière sacerdotale dans Jean (Chap. 17), le « Corps » dans Saint Paul, le « Jugement dernier » de Matthieu. Cette liste n'est certes pas exhaustive !

Ces textes, que je dis « incontournables » parce que nous pensons qu'ils peuvent être « reçus » par notre auditoire « incroyant », nous ont, peut-être, empêchés de méditer davantage sur d'autres textes aussi « incontournables » : c'est la Révélation du Père, la présence de Dieu, la prière de Jésus qui se retirait sur la montagne pour prier, l'événement « Résurrection ». Dans notre façon de dire et d'agir, la « relation au Père » est toujours très présente. Le thème « il y a bien quelqu'un au-dessus de nous » reste ancré dans le subconscient de beaucoup. Mais l'événement « Résurrection », ose-t-on encore le dire ? J'irai même jusqu'à dire : ose-t-on, entre nous prêtres, vivant en équipe, le méditer, le ressasser, se l'expliquer en balbutiant ? De par notre volonté de « catéchiser » ceux avec qui nous vivons, d'essayer d'exprimer spirituellement les événements, les réalités qu'ils vivent, nous avons du recul pour dire la transcendance (sauf, bien sûr, avec des chrétiens).

Autant il est vrai que, pour évangéliser, nous devons partir de la réalité de ce que nous vivons avec les autres, d'essayer d'y discerner la trame spirituelle vécue par chacun, ou par un collectif, autant il est vrai aussi que nous avons à dire « Christ ressuscité ». Et là, je ne me mets pas, mais pas du tout, en dehors des autres. Il est si difficile d'expliquer ce qu'est un « donné », une « foi » donnée par Dieu. Encore que, personnellement ou en équipe, quand on prie, on y retrouve force, amour, sérénité.

Autres traditions

Les textes privilégiés ne sont peut-être pas l'essentiel de ma « valise biblique ». Depuis mon plus jeune âge, j'ai connu d'autres civilisations, d'autres cultures, d'autres religions. Mon père, marin, faisait le tour du monde à la voile avec beaucoup d'escales, quelquefois longues. Il nous racontait à son retour la façon de vivre des Canaques, des Malgaches, des Péruviens, des Mexicains, des Noirs d'Afrique. C'était toujours, pour moi, pour ma foi chrétienne (bretonne, en plus) des tas de points d'interrogation. D'autres hommes, sur notre terre, vivaient très différemment de nous, étaient heureux, avaient d'autres rites, d'autres religions que nous.

C'est pourquoi, quand il m'a fallu « étudier » la Bible au grand séminaire — Saint-Brieuc, Lisieux, Limoges, surtout Pontigny —, je me suis toujours refusé à l' « étudier » comme seule révélation de Dieu. D'autres peuples, d'autres civilisations, avaient une autre « révélation » de Dieu, une autre façon de concevoir l'existence et la référence de l'homme à Dieu. Donc, pour être logique avec moi-même, j'ai étudié, parallèlement à la Bible, les autres textes religieux écrits dans les mêmes temps : Textes Assyro-Babyloniens, Egyptiens, Grecs, Romains, etc. tout au moins ceux que nous avions le droit de connaître.

Ainsi, j'ai une forte conviction que ma foi chrétienne, ma Bible chrétienne, était relative à un contexte territorial, un contexte de civilisation. D'autres civilisations avaient d'autres cheminements vers Dieu. Je prenais acte que j'étais né dans une civilisation occidentale chrétienne en Bretagne ; mais d'autres hommes étaient

nés dans une autre civilisation. Ils avaient, comme moi, des rapports avec Dieu, autrement que moi. Pas avec les mêmes rites, ni le même vocabulaire, ni les mêmes gestes. Mais, comme moi, ils étaient en cheminement vers l'Autre, ils cherchaient comme moi, la Paix, la Justice, le Bonheur, l'achèvement de la vie dans l'éternité de l'Autre. Je n'ai connu l'islam que très tard.

Autres cheminements

Cette façon de regarder les autres civilisations, les autres spiritualités, relativise énormément le sentiment que notre Eglise possède la Vérité, la Certitude. Cela me donne la possibilité d'être ouvert à d'autres démarches des hommes pour l'accomplissement de leur être personnel ou collectif. Cela m'oblige à rester humble, dans ma foi chrétienne, dans ce cheminement, avec les autres, vers l'achèvement de l'humanité. Cela m'oblige à respecter, à comprendre, à faire mien tout le spirituel vécu par d'autres qui n'ont pas la même foi que moi. Cela me permet de cheminer sereinement avec ceux que l'on appelle « incroyants » ou « athées » et qui ont, j'en suis témoin, des ressources spirituelles insoupçonnables. Nous avons eu le malheur de parler de « morale évangélique » : ce n'est pas ça, le message du Christ. C'est pourquoi nous avons effacé de notre façon de concevoir la vie toutes ces ressources spirituelles qui habitent chacun. Parce qu'il n'y avait pas référence explicite à Dieu et au Christ. Nous passons alors à côté de la Mission. La Mission — humblement, pour moi — ce n'est pas d'asséner la foi chrétienne, même avec des textes privilégiés. Il faut décrypter le spirituel vécu par un chacun, ou un collectif et pouvoir le dire, le cas échéant. Ainsi, on travaille, avec chacun ou en collectif, pour que ce spirituel pousse, grandisse et, un jour, puisse s'épanouir en reconnaissant, en toute liberté « l'autre ».

Il y a encore un autre tiroir dans mon « attached case » biblique. La Bible est, pour moi, le dialogue entre Dieu et les hommes. Dieu se révèle dans les événements, l'histoire d'un peuple. Le prophète décrypte ce message divin, l'annonce aux autres. C'est un échange continuel entre révélation du divin, de Dieu et la re-

connaissance qu'en font les prophètes. La vie de l'homme, de l'humanité marchant vers son accomplissement est donc cette trame, ce tissu qui prend forme avec les nombreux fils qui nous sont offerts. Ce tissu est fait de nombreux courants idéologiques ou spirituels entremêlés... les événements humains, le décryptage de la parole de Dieu dans ces événements. Un tisserand, une brodeuse pourraient, mieux que moi, dire ce dont est fait un véritable tissu, une broderie, dire ce qui fait sa beauté : points à l'envers, points à l'endroit, torsades, tout cet entrelacement de fils différents qui donne à la tapisserie, au tissu, sa réalité : et plus on vit en relation d'amour, en situation d'échange, plus le tissu, plus la tapisserie sont beaux.

Des richesses perdues

Je regrette que l'Eglise, un jour, ait clos la Bible. Il y a les livres « inspirés » tombés d'en haut, et les autres. Comment, à partir de quoi, a-t-on fait ce choix, ce tri ? Il y a, à mon avis, un double désavantage :

— *Scléroser la vie spirituelle, l'expression de la foi. L'humanité n'en a pas fini de faire son cheminement vers son achèvement. Dieu ne cesse pas de révéler. Le tissage n'est pas terminé. Des fils nouveaux viennent toujours s'entrelacer pour augmenter encore la largeur et la beauté du tissu, — amour humain, amour divin — qui devrait recouvrir la terre. Que de richesses perdues par cette sclérose ! Alors que nous devons à chaque détour de notre vie personnelle, à chaque mutation vécue par l'humanité, mélanger un des fils nouveaux pour que le tissu soit plus beau et devienne, un jour, complet. Cela nous permettrait d'être plus attentifs spirituellement à toutes les recherches que nous pouvons détecter dans l'histoire humaine.*

La dentelle de Valenciennes n'est pas la tapisserie d'Aubusson. Le sari hindou n'est pas la djellaba du monde maghrébin. Le pagne africain n'est pas le plaid écossais ; le noir porté en Occident pour la mort n'est pas le blanc revêtu au Japon, la mode de la mini-jupe n'est pas la mode du jean, etc. Chaque peuple, chaque civilisation, chaque moment de civi-

lisation même, a inventé son tissu, son costume, suivant son instinct, sa culture, voulant ainsi exprimer sa manière de vivre (donc son spirituel). Et tout cela est beau. Pour moi, il en est de même des richesses vécues par chaque peuple, chaque civilisation. Tous les cheminements vers l'achèvement de l'homme et de l'humanité sont beaux aussi, si nous savons être attentifs. Et le tissu humain devient alors de plus en plus merveilleux.

— *Nous obliger à retourner deux mille ans en arrière pour asseoir notre vie spirituelle. Alors que Dieu et le Christ sont toujours devant :* « Je vous précéderai en Galilée ». *Que de richesses spirituelles sont vécues quotidiennement, à notre porte, au boulot ! Que de dialogues entre Dieu et l'humanité se concrétisent chaque jour, dans des paroles, des actes, des gestes précis, des prises de positions qui ne sont pas forcément l'exclusivité du Vatican ! Nous ne savons plus décrypter, ni surtout dire, proclamer les richesses vécues. Et cette tendance négative à les classer en « syndicales », « idéologies », « politiques ». Nous manquons de lecteurs de Dieu dans le monde, de prophètes. Je dois reconnaître que, dans notre civilisation occidentale, les médias y sont très allergiques.*

La bible est donc, pour moi, prière, échange entre Dieu et l'humanité. Un jour, en équipe, nous essayions de dire ce qu'était pour nous la prière, je me suis entendu dire : **« La prière, pour moi, c'est être témoin auprès de Dieu de ce que vit chaque homme, chaque collectif, l'humanité ; c'est être témoin de ce que je sais du Dieu de Jésus-Christ dans la démarche de l'humanité vers son épanouissement ».**

Ouf ! Je pense en avoir fini pour le « pensum » que tu m'as imposé et que je t'impose en retour. Cela a été, pour moi, l'occasion de faire le point. Je ne suis ni théologien, ni bibliste, mais j'aime cet entrelacement, ce tissu fait de l'amour de Dieu et de la vie des hommes.

Avec mes amitiés.

C. Degaraby.

Quelles difficultés rencontre, aujourd'hui, la foi ?

Eric BRAUNS

Avant d'énumérer quelques-unes des difficultés, trois préliminaires de méthode me semblent indispensables.

Les obstacles dont il va être question sont bien sûr les miens, ceux que j'affronte dans la mesure où j'ai part à une culture contemporaine où la foi n'est pas une évidence, où les mentalités seraient à l'unisson avec elle.

Mais peut-on désigner la culture contemporaine en faisant comme si elle était unifiée et homogène, alors que l'on a affaire à plusieurs cultures qui coexistent et sont d'âges divers, les unes classiques, les autres à peine à l'état naissant ? L'esprit (ou l'air) du temps n'existe pas. Et puis pensons-nous notre culture sinon avec ses propres instruments, autrement dit à partir d'elle ? Et que vaut le jugement d'une culture sur elle-même, construit avec son propre outillage critique ? Ces deux difficultés qui ne peuvent être levées limitent la pertinence de ce qui suit.

L'idée que la foi puisse avoir été en parfaite symbiose avec la culture ambiante relève du mythe et du fantasme de chrétienté. Saint-Augustin a dû faire un très long détour idéologique avant de rejoindre le christianisme enfoui dans la panoplie religieuse du IV^e^ siècle. La foi de Saint-Thomas d'Aquin a buté contre les crises du XIII^e^ et a fini par être condamnée gravement, ce qui prouve au moins qu'elle n'était pas communément admise dans sa formulation. Luther contredisait trop certains aspects de la culture de son temps pour pouvoir être compris de tous et il n'a cessé de guerroyer jusqu'à sa mort. Il n'y a pas de moment de la culture où la foi serait comme un poisson dans l'eau, où les mentalités et les conduites consonneraient avec elle.

Mais il y a deux sortes d'obstacles. En premier lieu, les obstacles à croire qui tiennent à l'objet même de la foi : le sermon de Matthieu 5, celui de Matthieu 25 ou le discours sur le pain de vie de Jean 6 sont tout aussi difficiles à entendre qu'ils

l'étaient au IIe siècle ou autour de l'an mil. Ensuite, viennent les obstacles inédits dûs aux mœurs nouvelles, au changement des rapports de l'homme à lui-même, aux autres et au monde. Il s'agit là de difficultés dans la retraduction de la foi, dans son inculturation. Quelles résistances et quelles contradictions la foi rencontre-t-elle dans son expression, son annonce, sa proposition ?

La première partie sera donc consacrée à un repérage de quelques obstacles de toujours et pourrait s'intituler : « Les étrangetés du dogme chrétien ». La deuxième aborde quelques obstacles à l'acte de croire et la troisième se demande s'il y a des difficultés propres aux jeunes d'âge scolaire. Cette dernière partie se voudrait seulement hypothétique, dans la mesure où la catégorisation sociologique des « jeunes » est ambiguë. Les jeunes relèvent de cultures différentes et parfois opposées. Face à l'impression suspecte que le changement est rapide et de très grande ampleur, il faut se demander quelles sont les vraies mutations et les apparentes ruptures.

Les obstacles liés au contenu de la foi

Dans un récent article de la revue *Vocations,* intitulé « Nouvelles formes du religieux et pastorale des vocations », Jean VERNETTE définit le christianisme comme « la conversion à Jésus-Christ d'une dimension religieuse constitutive de l'homme » (p. 57). Les obstacles qu'affronte la foi, ce sont les tendances religieuses spontanées et païennes telles qu'elles sont mises en échec par l'Evangile de Jésus. A travers trois thèmes seulement de la dogmatique chrétienne, on peut mesurer l'affrontement.

Un Dieu étrange

On pourrait reprendre le titre du livre de Christian DUQUOC, paru au Cerf en 1978 : un *Dieu différent.* Le Dieu chrétien diffère en effet de celui que construit la logique du désir humain. Selon l'homme, Dieu doit être un Dieu séparé, tout-puissant, absolument juste selon la vision humaine d'une justice de rétribution automatique (« do ut des »). Le désir de l'homme veut un Dieu au-dessus du Mal, de la souffrance, de la mort, donc un Dieu parfaitement nécessai-

re au besoin que nous avons de la suppression de ces maux et un Dieu complètement intelligible. Ce Dieu correspond précisément à la déité du paganisme ou au *Dieu pervers* de Maurice BELLET. Il est le Dieu de la culpabilité et de l'aliénation, conforme aux vœux secrets d'une humanité exorcisant sa violence, comme l'écrit René GIRARD dans « Le Bouc émissaire » (1982).

Si le message chrétien contredit cette construction humaine du divin, l'une des conséquences est que, après l'Evangile, toute théodicée est vouée à l'échec. Le projet déclaré d'une théodicée est en effet de démontrer la nécessité de Dieu, ce qui suppose que l'on s'en tienne à un Dieu adéquat aux aspirations humaines. Il n'y a pas de théodicée, de plaidoyer en faveur du Dieu de Jésus-Christ qui est, en soi, le procès du Dieu des hommes. Le Père prêché par Jésus met sévèrement en cause la représentation culturelle du divin. La foi doit chercher l'intelligence mais en sachant sa recherche infinie. A moins de retourner vers le Dieu du désir, il faudra aussi - en sens inverse de la pente naturelle de l'esprit - comprendre la création d'après le salut et non le contraire, abandonnant notre espoir implicite de parvenir à nos origines. Pareillement, il faudra penser la volonté divine après le Mal, comme s'il était déjà là, et rompre avec la représentation d'un Dieu indemne du Mal. Penser l'action divine après le Mal ne signifie pas que l'on donne du Mal la consistance d'un anti-Dieu... La raison doit reconnaître que son statut de créature dans l'histoire lui ouvre l'horizon d'un Dieu travaillant au salut de l'homme, donc un drame ou le Mal est déjà là. Outre l'aberration d'un essai de disculper Dieu, le projet de penser sa volonté avant le Mal relève de la fascination de l'origine et d'une stratégie de dénégation de la condition humaine. A l'opposé de nos fantasmes, l'ordre succède au désordre (Cf. Genèse). Le Dieu chrétien est un Dieu athée du dieu anthropomorphe (Cf. les ouvrages du P. Varillon : « L'humilité de Dieu » « La souffrance de Dieu »).

Un Dieu fait homme

Le Dieu fait homme est l'antithèse de l'homme fait Dieu, Christ contre Prométhée. Dans son « Discours d'Ignace de Loyola aux Jésuites d'aujourd'hui », écrit en 1978, Karl RAHNER s'adresse, bien au-delà des Jésuites, aux croyants pour les entretenir de la sympathie de Dieu pour le monde. C'est Ignace qui est

censé parler : « Je l'ai dit, à votre époque comme à la mienne, on peut rencontrer Dieu de façon immédiate et, j'entends bien, Dieu lui-même : Dieu l'incompréhensible, le Mystère indicible, la ténèbre qui ne devient lumière que pour celui qui se laisse engloutir par elle sans condition, Dieu qu'on ne peut plus nommer. Mais c'est bien ce Dieu, lui-même et aucun autre, que j'ai éprouvé comme le Dieu qui descend jusqu'à nous, qui se fait proche de nous, et nous ne sommes pas consumés par son feu incompréhensible dans lequel nous venons à être et prenons réalité pour l'éternité. Le Dieu qu'aucune parole ne peut exprimer nous donne sa parole et nous tient parole ; l'imprononçable se prononce pour nous, l'indicible se dit pour nous. C'est dans ce consentement de Dieu envers nous que nous devenons, vivons, sommes aimés et prenons réalité pour toujours. Si nous nous laissons prendre par lui, nous ne sommes pas anéantis mais authentiquement donnés à nous-mêmes. La créature, qui n'est que néant, acquiert une importance infinie, trouve une inexprimable grandeur et beauté, parce que comblée par Dieu lui-même qui se donne lui-même » (Le Centurion 1979, réédition 1983, pp. 23 & 24).

L'incarnation de Dieu est la mise en cause la plus explosive de tout déisme et de tout théisme, donc des formes du néo-paganisme auxquelles nous nous heurtons. L'Incarnation, en effet, met en péril le système qui veut que Dieu n'ait aucune part à la mort et qu'il jouisse de l'immutabilité ou de l'impassibilité. La divinité païenne est contredite par le mystère de Pâques comme rédemption de la mort, traversée de l'abîme de la Mer, consommation de l'unique et ultime Agneau selon la théologie de Jean. L'humanisation de Dieu en vue de la divinisation de l'homme renverse l'idée que l'homme se fait de son accès au divin. L'homme pense s'élever par le mérite, le culte, la sainteté, les œuvres, etc., alors qu'il est fait l'égal de Dieu par le contraire : la pauvreté, l'humilité, l'abandon, la foi (cf. URS VON BALTHASAR « L'amour seul est digne de foi », Aubier, Foi Vivante 32, 1966).

Une transcendance non objectivée

Cette expression est empruntée à un article de Jean-Pierre VERNANT, « Quand quelqu'un frappe à la porte... » (Le genre humain n° 23, mai 1991, Seuil). Tous les codes de signes ont cette propriété particulière qu'ils renvoient au-delà de

ce qu'ils désignent à un surcroît de sens, à un au-delà de réalité. « La religion est le domaine qui fait, de cette transcendance de tous les systèmes des signes humains par rapport à ce qu'ils signifient, un objet qui est le divin, conçu comme le transcendant à l'état pur. L'être humain a à sa disposition un ensemble de constructions mentales à travers lesquelles il appréhende le monde extérieur et se fabrique la vision qu'il a de ce monde. Le mathématicien, tout comme l'artiste, ne procède pas autrement. C'est cette pensée symbolique qui fait que l'être humain est le seul être vivant qui construise un monde d'intermédiaires entre lui et la nature, entre lui et les autres, entre lui et lui-même ». (pp. 13 & 14).

A condition d'être entendue dans sa filiation au judaïsme ancien, la foi chrétienne est une opposition à l'idolâtrie sous toutes ses formes, celle du pouvoir religieux, de l'institution ou même de la vérité dogmatique. Car même la vérité peut devenir un voile qui sépare de Dieu... Si l'homme objective la transcendance qu'il a pressentie, il retombe dans la servitude du désir, dans un infini de concupiscence, dans une perte de soi. Tout système qui ne vise pas ou plus au-delà de lui-même est idolâtrique. Dans le même « Discours d'Ignace de Loyola », Karl RAHNER écrit encore : « Mon sens et attachement pour l'Eglise n'étaient à tout prendre qu'un élément, néanmoins indispensable à mes yeux, de ma volonté « d'aider les âmes », une volonté qui n'atteint son vrai but que si et dans la mesure où ces « âmes » grandissent dans la foi, l'espérance et l'amour, en immédiateté avec Dieu. Tout amour pour l'Eglise officielle serait idolâtrie, participation au terrible égoïsme d'un système à l'endroit de lui-même, s'il n'était animé par cette volonté et limité par elle ». (p. 46).

Dans la foi, la transcendance demeure inobjectivable, en avant des hommes et hors de leur prise : cela se révèle comme la condition sans laquelle la foi devient une aliénation. On peut vérifier l'absence d'objectivation possible dans notre rapport à l'histoire ou à la vérité. L'histoire, pour nous, reste complètement ambiguë, à la fois lieu de présence et d'absence de Dieu. Nous sommes dépossédés du sens de l'histoire jusqu'à son dénouement et nous devons vivre dans une pauvreté complète et une absolue gratuité : tel est le prix des Béatitudes. Heureux si vous savez que vous n'avez pas la clef de l'histoire car l'histoire mène bien au-delà d'elle-même. Les paraboles du Règne vont dans le même sens puisqu'elles font du Règne « quelque chose qui est parmi nous » et qui est « à

venir ». Quant à la vérité à laquelle nous adhérons, elle est bien entre nos mains, au sens où elle est transmise par nous mais elle nous échappe aussi dans la mesure où elle est présente en dehors de nous dans le monde par l'Esprit qui nous précède et réside où il veut, y compris chez les païens.

Voilà trois des difficultés à croire qui sont d'hier autant que d'aujourd'hui : l'incompatibilité du Dieu de Jésus-Christ et du dieu commun, l'irréligiosité du christianisme (Ernst BLOCH parlait même d'athéisme) et l'insaisissabilité du divin, vécue comme garantie pour un avenir humain.

Des obstacles propres à notre culture

Notre modernité a été mille fois décrite, avec la conséquence qu'elle a entraînée pour les religions, à savoir la *sécularisation* : le monde (seculum) est entièrement autonome par rapport à Dieu, il est « désenchanté » comme disent Max WEBER et Marcel GAUCHET à sa suite. Je ne réitère pas cette analyse de l'avènement de la raison, de la liberté et finalement de l'individu : sans prétention à juger l'histoire, j'accepte cet esprit ainsi que sa formulation philosophique comme une conquête et un acquis pour l'humanité. Mais toute réalité étant contradictoire, je ne peux pas éviter de m'interroger sur ce qui est fécond et prometteur autant que sur les effets pervers, dangereux et déshumanisants de cette figure historique de la culture. Parmi les formes produites par notre modernité, quatre aspects de la mentalité dominante me paraissent empêcher l'acte de croire (« fides qua ») : une image réduite de la vérité, un trouble vis-à-vis de l'histoire, une fascination pour le hasard, une perte du réel.

Restriction de l'image de vérité

Qu'elle soit scientifique, technique, politique ou même esthétique, la vérité, pour nos contemporains, est produite, construite et donc falsifiable, selon l'expression de Karl POPPER. C'est une vérité mondaine, provisoire, un modèle efficace, que l'on met sans cesse à l'épreuve jusqu'à ce qu'il se révèle plus profitable d'en

changer ou de la modifier de fond en comble. Or, il est clair qu'en christianisme, le statut de la vérité est radicalement incompatible avec cette notion quasi pragmatique. Pour nous, la vérité est une *personne* sur laquelle aucune manipulation n'est permise. Comme le suggère le prologue de l'Evangile de Jean, la vérité vient vers les hommes et elle est ignorée, méconnue du plus grand nombre, tandis qu'une minorité l'accueille. Mais la vérité offerte et acceptée, proposée et accueillie, reste hors du pouvoir des hommes. La condition de la dignité des hommes est cette distance dans laquelle ils écoutent et obéissent à une parole. On est bien là dans l'*antithèse* de l'idée courante du vrai. Comment empêcher que l'expérience de la vérité soit réduite à un seul type de vérité totalement au pouvoir des hommes ?

Vision troublée de l'histoire

Après les deux guerres mondiales et les événements qui ont suivi, il semble impossible de reporter sur l'histoire une quelconque *espérance* terrestre. Chez nos contemporains, le doute et l'incertitude dominent quant au cours de l'histoire : peut-on vraiment changer quelque chose ? Les peuples sont-ils encore acteurs ? N'est-il pas déjà trop tard ? D'un côté, il semble difficile de se passer complètement d'une idée à propos du sens du mouvement de l'histoire : nous avons besoin d'un minimum de sécurité, de sérénité de l'existence et nous voulons faire des projets... De l'autre, nous sentons bien qu'il n'est plus possible d'accorder à l'histoire un sens objectif ou objectivité sans revenir plus ou moins vers le nazisme, le fascisme ou le stalinisme, c'est-à-dire vers les idéologies totalitaires. Lorsque François FURET, par exemple, à l'occasion du Bicentenaire de 1789, écrivait que l'ère des révolutions est maintenant achevée, il voulait dire que, désormais, on ne cèderait plus à la croyance selon laquelle l'histoire a une issue intelligible et que l'on peut lancer les peuples à la poursuite de cette issue. Nous voilà coincés entre le refus maladroit que l'histoire soit un non-sens et la claire vision qu'il est très périlleux de lui en donner un sens.

Or, la foi est structurée comme une histoire *sensée* et, à ce titre, elle détonne tellement qu'elle court le risque d'être rangée parmi les grands récits mythiques, détemporalisés et déshistoricisés. La foi est née dans une histoire et com-

me une histoire, à partir d'exodes recommencés, sur la foi d'autres exodes anciens réussis, menés à terme par Dieu. La foi est une relecture de relectures, un déchiffrement de la trace de la présence de Dieu. S'il n'y a que trouble à l'égard de l'histoire, comment y affirmer une trace ? Comment les chrétiens peuvent-ils raconter l'histoire de la foi alors que nos contemporains nourrissent de tels soupçons sur toute histoire et pensent, pour certains, que l'idée d'histoire est même une illusion, peut-être un effet de l'écrit ou du langage ?

Notre horizon a changé sur ce point. Au XVIIIe et au XIXe siècles, la pomme de discorde entre la religion chrétienne - au moins dans l'institution catholique - et la culture, c'était la question de la liberté. Rome ne croyait pas aux libertés célébrées par les intellectuels et s'opposait aux droits de l'homme. Au XXe siècle, le litige n'est plus celui-là mais sans doute le rapport à l'histoire. Au XIXe siècle, la culture croit aux libertés, l'Eglise catholique non ; au XXe siècle, la culture refuse de croire désormais en l'histoire, l'Eglise si.

Enfin, le trouble de la perception de l'histoire s'accompagne très paradoxalement d'un immense regain d'intérêt pour les études historiques. En témoigne le succès des revues, sociétés de mémoire locale, expositions, sites restaurés, etc. Les hommes de ce temps cherchent à se souvenir, à se réapproprier leur passé et leurs sources, à conserver les preuves d'une continuité des temps, précisément peut-être parce qu'ils sont incertains de leur futur. Une chose est la sympathie curieuse pour la civilisation qui nous précède, l'amour pour ce que les générations antérieures ont construit, autre chose la recherche et la proclamation d'une signification positive de la transformation présente et de ce vers quoi elle nous mène demain.

L'habitude du hasard

Plus ou moins consciemment, des groupes humains importants ont l'impression de perdre pied sans pouvoir comprendre et sans apercevoir la place qu'ils pourraient occuper dans la nouvelle structuration de la société. Ils doivent se contenter de savoir qu'ils sont délogés de leur place actuelle et que même la place va disparaître. Plus la vie concrète semble écrasée par les déterminismes inintelligibles et incontrôlables de l'économie (le marché), de la biologie (les maladies,

les épidémies), de la technologie (la modernisation, la pollution), plus se multiplient les pratiques du jeu. Le jeu est comme le cri d'un homme qui se sent enfermé dans la nécessité et exprime son impuissance à faire son propre destin, sa dé-maîtrise de soi. La pratique de la loterie permet une accoutumance au hasard, est rentable économiquement sous certaines conditions qui ont été scientifiquement étudiées : variété des « produits », en évitant la trop grande complexité ou multiplicité, limitation des mises (le marché doit rester « populaire »), la publicité maximale des gains, médiatisation des remises de lots aux gagnants, etc. Le jeu de hasard est un substitut d'agir (on *fait* quelque chose), il entretient l'attente (on « gagne » du temps) et accroît la frustration, donc relance le jeu (plus on joue, plus on a envie de jouer : le système est un cercle vicieux, finalisé vers lui-même).

Le jeu s'accompagne de tension et d'émotion, il développe un imaginaire pauvre réduit à la consommation d'objets. La pratique du hasard renforce l'idée d'absurde, d'arbitraire, d'impuissance. Ce fait culturel important véhicule une représentation éminemment péjorative de l'homme, jouet de la chance, livré à une sorte de fatalité. La foi chrétienne est, là-aussi, aux antipodes lorsqu'elle annonce l'amour de Dieu pour l'humanité, sa présence aux côtés des petits et surtout la réalité de sa justice. Si les excès de la notion de Providence ont été condamnés, les chrétiens n'ont pas renoncé pour autant à se confier à la justice de Dieu.

La dissolution du réel

Qu'est-ce que le réel, pour la conscience commune ? L'homme ordinaire est environné d'une profusion d'images brutes, en l'absence de toute médiation, autrement dit sans le détour par un jugement, une pensée, une abstraction ou même une parole. Photos, publicité, télévision sont livrées sans légende, immédiatement. Cette richesse d'images engendre l'illusion d'être *dans* le réel, au milieu de lui, de le toucher directement. Or, certains font parfois - heureusement - la découverte de la parfaite illusion de l'apparence immédiate. Ils se rendent compte que tel témoignage sur le vif a été habilement coupé, que telle image est truquée, que la technique offre des moyens de manipulation infinis, etc. La déception ouvre une interrogation : qu'est-ce qui est concret ? Qu'est-ce que le réel ? Où commence l'objectivité ?

Des hommes accoutumés à l'illusion d'un réel qui se donne directement et sans détour dans son image et qui identifient l'image à l'essence des choses éprouvent de grandes difficultés avec toute espèce de symbolisme. Mis en présence de symboles, ils ont le sentiment qu'on leur complique des choses simples, que l'on remplace du concret par de l'abstrait, qu'on leur cache la vérité parce qu'on ne dit pas tout le sens tout de suite. Fréquenter une symbolique, dans les arts ou les religions, éduque à un univers où il y a *des* lectures multiples, secondes, analogiques, allusives et apprend que connaître, ce n'est pas *voir* mais penser. Les hommes de notre culture ne parviennent souvent qu'à un ersatz de réalité sans profondeur, une apparence équivoque.

A l'opposé, la foi enseigne qu'elle est un croire sans voir. Comment faire accepter aux hommes d'aujourd'hui de ne pas voir, non pour être aveugles mais pour mieux comprendre ? Ce qui se passe dans notre présent, c'est que l'on voit beaucoup mais sans croire. La vision a chassé la pensée et affirme qu'elle est plus vraie que la pensée : le désir absolu de voir conduit au voyeurisme. On pense que l'on touche parce que l'on voit : comment briser cet imaginaire du contact et de la possession par contact afin de faire découvrir que pour toucher, il faut *s'éloigner* au contraire ? (cf. le « Ne me retiens pas ! » de Jean 20, 17).

Difficultés propres aux jeunes d'âge scolaire

Les réflexions qui suivent s'accompagnent de toutes les réserves possibles : ce ne sont que des hypothèses, appuyées sur des observations fragmentaires.

Individualisme et instinct communautaire

On constate en général que les formes exacerbées d'individualisme peuvent coexister sans problème, chez les mêmes individus, avec le goût du groupe, du rassemblement, de la foule. L'attirance pour la réunion avec les autres est sans doute autre chose qu'un sens communautaire conscient, réfléchi, organisé. Il existe un *instinct* communautaire : le regroupement est l'expression d'un coup de cœur, d'un besoin momentané, d'une recherche de sensations (de présence, de

communion), mais il se défait aussitôt formé. Le groupe est consenti mais non pas voulu, concerté, décidé. La communauté est instrumentalisée : elle n'est qu'un moyen provisoire pour atteindre un but, à savoir s'amuser ensemble, faire une fête ou réussir une entreprise ponctuelle. On ne se réunit que *pour « faire »* quelque chose et *non pas pour être.*

Là aussi, le sens religieux de la communauté est contredit et devient ésotérique. L'assemblée ecclésiale est d'abord la filiation des grands témoins, elle est la transmission des gestes de la foi, la tradition (paradosis), elle est la fidélité en acte à une mémoire commune qui nous dépasse. Jamais l'Eglise n'est un instrument car elle est le lieu d'une expérience de la transcendance, qui modifie l'identité de ceux qui s'y intègrent. *La communauté permet d'être et non pas de faire :* elle ouvre à une parole, à une adoption, elle invite à être traversé par la grâce, à être pardonné, à être sauvé.

Le lien à une communauté, lien durable, devient insupportable à des individus qui vivent leur appartenance comme une négation ou une mutilation d'une partie d'eux-mêmes. Comment s'engager sans perdre, du même coup, son intégrité et sa liberté ? Comment être fidèle sans renoncer à son autonomie ? Comment reprendre à son compte des formes et des formules préexistantes sans se condamner à la passivité ?

Sacré et magie

Etre sourcilleux sur les droits de l'individu est une attitude ambivalente, positive lorsqu'il est question du respect des personnes, négative quand il faut comprendre la fonction d'une institution. Par exemple, un grand nombre de jeunes ne voient pas comment on peut être *acteur* dans un sacrement. Comment pourrais-je agir dans un rite établi que je n'ai ni inventé, ni élaboré et auquel je dois me plier sans posséder toute sa signification ? Par leur éducation scolaire, les jeunes croient à l'opératoire, à l'utile, à la pratique efficace qui justifie a priori et a posteriori les instruments dont on se sert. Or, l'Eglise leur propose des pratiques dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles n'ont pas fait leurs preuves : depuis le temps où l'on baptise, le monde est aussi mauvais qu'avant. Les rites n'ont pas réussi, donc on est autorisé à en inventer d'autres. En prati-

quant le rituel reçu, les jeunes ont l'impression de retomber dans la mentalité primitive, pré-logique, dans la superstition et la magie. La régression est inutile, cela ne sert à rien.

Les réactions négatives, parfois agressives, à l'égard des célébrations proviennent souvent d'une méconnaissance du sacré. Réciter le credo chrétien devient un exercice difficile et pénible puisque, par définition, on ne demande aucune participation aux croyants dans sa formulation. Les jeunes ont l'impression qu'on leur demande du fidéisme, c'est-à-dire une adhésion sans fondements, une option sans preuves. Ce qui leur échappe, c'est non seulement la dimension mystérieuse des gestes de l'Eglise (le symbole garde toujours une part de son sens) mais leur dimension mystérique (dans la foi, la réalité à laquelle nous participons passe infiniment ce que nous en vivons).

Tolérance et foi

Si l'on croit, c'est que l'on accepte un ensemble de vérités : comment ne serait-on pas, dès lors, fatalement intolérant ? S'agréger à des vérités veut dire nécessairement que l'on se sépare, que l'on exclut. Par rapport à nos ancêtres dans la foi, les générations actuelles ont davantage l'occasion de contacts avec les autres voies religieuses, à commencer par les reportages, les documentaires où, à nouveau, se produit une avalanche d'images sans commentaires, sans médiation. La jeunesse est familiarisée avec les manifestations religieuses mais elle n'est pas familière des religions car le contact est trop superficiel et toutes les nuances sont effacées. On ne résume pas le Coran en quelques heures d'images exotiques. Ce qui frappe surtout les jeunes, c'est la sincérité des autres croyants qui, d'après les images, ne fait aucun doute. Si chacun est si sincère et si spectaculairement enthousiaste, alors quel est le statut des chrétiens ? Peut-on encore parler de vérités si la certitude est si répandue ? La jeunesse est plutôt tolérante, ce qui est un acquis, mais c'est au prix du remplacement du souci de vérité par l'admiration des certitudes.

Rapport et relation

L'amitié, l'affection, la solidarité, la fraternité, l'amour sont vécus ordinairement sur le même registre, sans différenciation dans les signes, les marques extérieures. Il n'y a pas de hiérarchie des sentiments mais une égale difficulté à durer. Cette vie affective se déroule au titre de rapports humains, non de véritables relations. On entend par relation la recherche d'un autre pour lui-même, la reconnaissance et la valorisation d'une réelle *altérité* et l'expérience de ce que l'on doit être confronté à une différence pour avoir des chances de se trouver soi-même. Ma propre vérité ne peut m'être donnée que par un autre, il faut apprendre à se recevoir d'un autre.

Les jeunes éprouvent de la peine à disjoindre les rapports involontaires, fortuits, des relations construites, voulues et cultivées. De plus, la confusion règne souvent à propos de l'autre. Instinctivement, la majorité des jeunes ont de la répugnance pour le racisme comme conduite d'exclusion injustifiable et c'est très encourageant. Mais les motivations peuvent être ambiguës : on peut rejeter le racisme par intérêt bien compris. Je rejette la haine et le mépris dont sont victimes les êtres différents car, après tout, ma propre différence est menacée chaque fois qu'une singularité est refusée comme telle. Une autre façon d'étayer l'anti-racisme est équivoque car elle consiste à englober tous les êtres dans une parfaite indistinction. Puisque nous sommes tous parfaitement semblables, les exclusions n'ont pas de sens. Dans ce dernier cas, l'autre est assimilé à soi, son altérité est mise ou considérée comme négligeable et autrui est noyé dans une vague philanthropie, incapable de réfuter sérieusement les arguments racistes. Au fond, la résistance au racisme masque parfois un simple égoïsme ou une fausse fraternité, qui ne respecte pas l'autre. Or, si l'inquiétude pour l'autre homme n'est pas vraie ou relève du sordide calcul, comment s'élèverait-elle jusqu'au tout autre, Dieu ?

Le tragique supplanté par l'absurde

Le tragique est l'expérience d'une impasse ou d'un échec humain insurmontable mais qui ouvre sur une possibilité de signification : cruauté de la maladie, incompréhensibilité de la mort, de la séparation, inexorabilité du temps et

du devenir, etc. Le tragique se répète, sans affranchir les hommes de leur finitude mais il signifie pour deux raisons, d'abord parce qu'il est inscrit dans la mémoire des hommes, qui le revivent au cours des temps, ensuite parce qu'il ne supprime pas la dignité des hommes. Au contraire, on peut dire que le tragique - dans la mesure où il éveille le courage, l'audace et la patience des hommes - est révélateur de leur dignité.

Souvent, dans l'univers des jeunes, il n'y a pas de place pour le tragique mais pour son contraire, à savoir l'impression de non-sens, de fatalité inintelligible, de chaos absurde. Ainsi est reçue la nouvelle des catastrophes, de la mort des autres, des guerres, des famines. On fait retour au destin insondable et irrationnel. Il n'y a pas de question ouverte, pas d'au-delà des faits, parce qu'il n'y a pas d'en-deçà, de passé immémorial qui précède le présent. Les faits s'arrêtent à eux-mêmes.

Dans ce cas, comment réfléchir sur la mort de Jésus le Christ ? La seule raison pour laquelle cette mort peut ne pas être absurde, c'est qu'elle soit contemplée, rapprochée, identifiée à d'autres morts, celle des prophètes, celle du juste et de l'innocent, celle de l'agneau de Pâques, etc. De cette façon, la mort de Jésus ouvre un avenir de résurrection pour lui et pour nous. La mort tragique n'est pas abolie parce qu'elle est interprétée : à l'opposé, elle n'est lue à la gloire de Jésus et à la nôtre qu'à condition de ne rien effacer de son tragique.

***

En conclusion, je n'ai pas de recettes ou de remèdes à proposer mais seulement deux idées à suggérer, qui renferment un programme pratique.

Il apparaît que le catholicisme éprouve une difficulté très grande à penser lucidement la culture et à y pratiquer le discernement évangélique et théologique. L'héritage de l'histoire moderne explique partiellement cet embarras. Durant un long siècle, de la Révolution française à la première guerre mondiale, le catholicisme a refusé la modernité et condamné pêle-mêle la raison, la science, la démocratie, les droits de l'homme. La crise terrible du modernisme, les anathèmes qu'elle a déclenchés, la

rupture entre l'Université et l'Eglise romaine, tout cela manifestait un divorce durable. Mais le rejet a fini par culpabiliser collectivement les catholiques, clercs et laïcs. Il a déclenché ainsi un mouvement, en sens inverse, d'accueil massif du monde contemporain, une sorte de baptême indiscriminé de tous les produits de la modernité. Cette « bénédiction » de la culture mène à un nouvel échec et l'on voit revenir à présent des formes de soupçon vis-à-vis du monde. Il n'est pas question de juger le monde avant la fin des temps mais quand cessera-t-on d'alterner la suspicion, le dépit, le mépris, la condamnation et le consentement global ou benêt ?

Notre époque est une chance : comme Paul, il nous faut « passer aux barbares » mais en réveillant le sens critique de l'Evangile. Il faut saisir le monde tel qu'il est, ou alors cela signifie que nous en avons peur. Mais la sympathie pour le monde donne le droit d'aller à contre-courant, de parler à contre-temps et de rejeter certaines pratiques : le tout économique, le culte de l'argent, la corruption des relations, la dé-réalisation de la réalité par les images, le monopole d'une représentation pragmatique de la vérité... Et ce combat ne nous isole pas comme chrétiens dans le ghetto clérical car, s'il est mené courageusement, ce n'est pas seulement la religion qui sera sauve mais aussi la littérature, le cinéma, la musique et les autres pratiques culturelles.

Ma seconde idée s'appuie sur un bilan. On constate massivement une absence de culture religieuse, une ignorance ou une confusion qui ne sont pas propres aux plus jeunes. Comment comprendre ce vide ? Soutenir qu'il ne s'agit que d'un manque de formation, de savoir, c'est prendre l'effet pour la cause. Même si on multipliait les lieux de formation et si l'on augmentait la diffusion d'une culture religieuse, le remède serait inopérant car la cause de ce désert est dans le rapport de notre modernité avec le langage. Notre monde réduit comme une peau de chagrin l'usage du langage au langage utile, performant, univoque, élémentaire ou utilitaire, avec une aspiration délirante à la transparence et à l'immédiateté. Après la publicité et les médias, l'Ecole s'est mise à la recherche d'un langage minimal, qui soit si simple à décoder qu'il n'exclue plus aucun utilisateur et fasse disparaître à tout jamais des degrés de culture, donc une hiérarchie sociale. Le degré zéro de la simplicité n'est rien d'autre que le bon vieux parler pour ne rien dire. Au nom d'une noble intention, on a chassé le langage poétique, littéraire, allégorique ou même réthorique (cf. l'état de misère intellectuelle du discours politique) où le sens est complexe, variable ou réservé. Surtout, le langage est en péril dans la mesure où on l'ampute gravement en le définissant comme un outil de communication. Primo, il existe plusieurs niveaux de communication et pas seulement la transmission d'informations. Secundo, le langage a d'autres fonctions, aussi vitales pour l'individu que pour le groupe, comme la re-

connaissance sociale, la formation de la subjectivité, la structuration d'un imaginaire, la description symbolique du monde, du corps, etc.

Travaillons à libérer le langage, la parole, pour leur rendre la force d'évocation, de suggestion, d'éducation qu'ils peuvent avoir, sinon la parole liturgique, le texte de l'Ecriture, les formes de prière deviendront ésotériques. Si un homme ne peut plus dire sa foi ou l'écrire, il ne peut plus la vivre. Ce n'est plus le problème de l'existence de Dieu qui est en cause mais bien celle du sacré tout court. Pour exister, et pas simplement survivre, nous avons besoin de nous mesurer avec un au-delà de nous-mêmes qu'on l'appelle sens, transcendance ou sacré. Pour cela, on a besoin de dire des mots que l'on ne maîtrise pas, que l'on ne manipule pas et même que l'on ne comprend pas.

Dans l'article cité, Jean-Pierre VERNANT, athée affirmé, parle de cette aptitude spécifique au langage. Il écrit : « La religion est comme le langage. A la fois moyen de penser le monde et de se penser soi-même, de communiquer avec autrui et d'être au-delà de ces divers niveaux de communication, le langage suppose toujours que l'on se serve de signes qui renvoient à autre chose qu'eux-mêmes. Au-delà des signifiants que nous manions, existe toujours un signifié que nous visons sans jamais pouvoir l'atteindre directement. La religion est peut-être, d'une certaine façon, un autre aspect du langage. Moyen de communiquer, d'établir le lien social, elle est comme l'extrême pointe de ce que moi, en tant qu'incroyant, j'appelle la fonction symbolique. En face d'un outil, d'une œuvre d'art ou d'une théorie scientifique, on est chaque fois en face de signes et de matériaux, qui n'ont de sens que si, les traversant, on tend au-delà d'eux, vers quelque chose qu'ils ne sont pas. La religion, c'est cela aussi ». (ibid. p. 12).

Saint-AUGUSTIN a souvent écrit sur cette qualité du langage qui, en même temps, dit Dieu et le manque, exprime un savoir et une ignorance. A la fin des XV livres du Traité sur la Trinité, il formule une prière que Henri-Irénée MARROU désigne comme la prière du théologien. Voici ses derniers mots : « Un sage, en parlant de Toi dans son livre qui a pour nom l'Ecclésiastique, a dit : « Nous multiplions les discours et nous ne parvenons à rien ; l'abrégé de toutes les paroles, c'est lui ». Lorsque nous serons parvenus à Toi, cesseront tous ces discours, en lesquels nous ne parvenons à rien ; tu demeureras seul pour être tout en tous (1 Corinthiens 15, 28) ; et sans fin nous proclamerons ta louange à l'unisson, devenus un seul en Toi. Seigneur, Dieu unique, Dieu Trinité, tout ce que j'ai dit en ton nom dans ce livre, que les tiens le reconnaissent ; si quelque chose vient de moi, que Toi et les tiens me le pardonnent ! Amen ».